

530

Parc

BIBLIOTHÈQUE
de L'ÉGLISE — PÉRIODIQUES

27 FEV. 1939

vendredi 24 février 1939
dix-huitième année, n° 49

publication hebdomadaire
un an : 75 frs ; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Encore et toujours Louvain!...
La Belgique passe avant le Dr Martens
ou des intérêts électoraux
Problèmes actuels
Pie XI et la Pologne
En quelques lignes...
Henri Jaspar
Aux Jardins de l'Infante : Aoante et Sylvie
Régicides
« Batt' les coqs! »
Lectures.

S. Exc. Mgr LADEUZE
Vicomte du BUS de WARNAFFE
Hilaire BELLOC
Prof. Dr O. FORST de BATTAGLIA
* * *
Giovanni HOYOIS
Maurice DULLAERT
Emmanuel THIEBAULD
Fernand DESONAY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tel. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

5 fr

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES { ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCESSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12

TOURNAI

Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



**O
R
I
C
O**



SOCIÉTÉ ANONYME

SPÉCIALITÉ DE SAUCISSONS SECS
ET DE FRANCFORT

ORICO, 77, rue de la Limite, Mortsel-Anvers.
Téléphone : 998.68 (2 lignes)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^tELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminaires

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ÉLECTRODES POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares

BRUXELLES

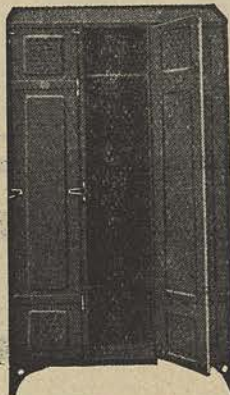
SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)

ARMOIRES-VESTIAIRES spéciale-
ment recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.



ELECTRODES



PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

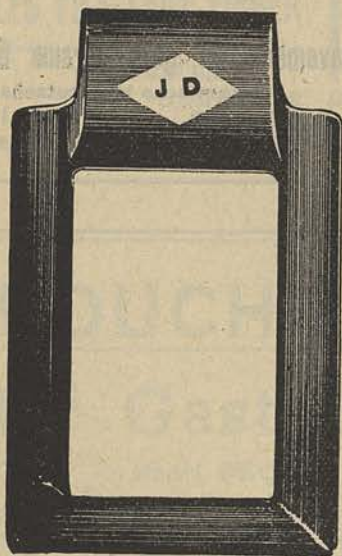


ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chèq. Post. 97958

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

Usines Ed. HUWART

Boulevard d'Avroy, 184

LIÈGE

TÉLÉPHONE : 121.75

Télégr. : FORMOLAL



Spécialités : FORMOL, HEXAMÉTHYLÈNE TÉTRAMINE,
Résines synthétiques, Vernis Isolants, Poudres à mouler,
Acétone, ALCOOLS MÉTHYLIQUES, MÉTHYLÈNES,
ACIDE FORMIQUE.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télegr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

S. A. Les Ateliers

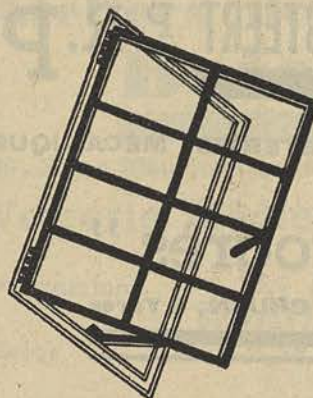
VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques



S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arséniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.
Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon.
à main et au moteur « The Universel » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss^{em}. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre au Commerce de Bruxelles : 838 Téléphone 48 07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES

de la Lys



Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgique
Compte chèques postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN
Télégr. : Dejaer-Solessin Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.
Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté An^o DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

BRIQUES DE LUXE POUR FAÇADE

La Cérabric Fouquemberg

Brevetée et déposée

Usines à HAUTRAGE-ÉTAT et à STAMBRUGES

Directeur : MAX FOUQUEMBERG, Docteur en sciences U. L. V.

SIX COLORIS DIFFÉRENTS

Tous les formats et profilés, haute résistance mécanique
Géllivité nulle, porosité minime

ÉCHANTILLONS ET CATALOGUES SUR DEMANDE

Nombreuses références :

Hôtels de ville, Écoles, Maisons de rapport, Villas, Buildings

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquée facilement et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER
82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDÈLE MAHIEU
98, av. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Courtrai 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

BOUCHONS EN LIÈGE

ÉTS Gaston BEGUIN

Henri DEQUENNE, Successeur

FONDÉS EN 1889

MARCHIENNE-au-PONT

Tél. Charleroi 106.11

La maison de confiance depuis 50 ans
Spécialité de bouchons à vins fins

FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air

Service de distribution d'eau chaude

Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Ateliers de Graduation
Boterdael

66, Place Maurice Duché

VILVORDE

Verrerie Médicale et Industrielle

Production

Téléphone :

Belge



51.06.46

Usines Decock Frères

Téléphone :

607 La Louvière 15^E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

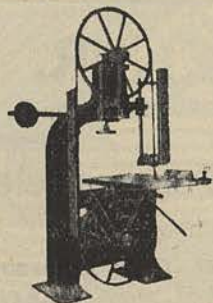
Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS

A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPERS

BRUXELLES

Tél. 11 69 75

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

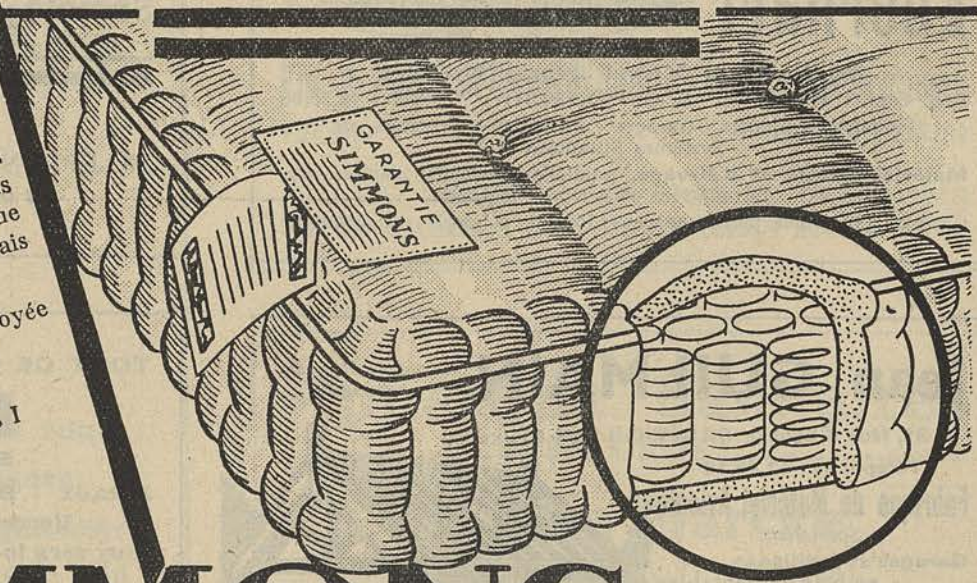
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Encore et toujours Louvain!...
 La Belgique passe avant le Dr Martens
 ou des intérêts électoraux
 Problèmes actuels
 Pie XI et la Pologne
 En quelques lignes...
 Henri Jaspar
 Aux Jardins de l'Infante : Acante et Sylvie
 Régicides
 « Batt' les coqs! »
 Lectures.

S. Exc. Mgr LADEUZE

Vicomte du BUS de WARNAFFE
 Hilaire BELLOC
 Prof. Dr O. FORST de BATTAGLIA

* * *

Giovanni HOYOIS
 Maurice DULLAERT
 Emmanuel THIEBAULD
 Fernand DESONAY

Encore et toujours Louvain!... ⁽¹⁾

On vous a annoncé la causerie annuelle du Recteur de l'Université de Louvain pour solliciter votre générosité dans la collecte qui doit se faire en faveur de celle-ci, dans toutes les églises et les chapelles du pays, dimanche prochain et le dimanche suivant. Et peut-être, à cette annonce, vous êtes-vous dit que vous connaissiez la chanson! Vous vous trompez! Car, cette année, c'est la voix de Pie XI, le glorieux Pontife qui vient d'être enlevé au monde, que vous allez entendre! Cette voix d'outre-tombe retiendra bien votre attention!

Pie XI fut un intellectuel : les trois quarts de sa vie ont été consacrés à la science, dans l'enseignement et dans la direction des grandes Bibliothèques. Il fut un fondateur d'universités catholiques. Nonce à Varsovie, il inaugura celle de Pologne; archevêque de Milan, il présida à l'ouverture de l'Université du Sacré-Cœur. Il devait donc être, et il fut, un fervent protecteur de l'Université de Louvain. Avec quel amour, bibliothécaire de la Vaticane, il prépara les doubles et les éditions de ce célèbre dépôt à envoyer à Louvain pour refaire la bibliothèque incendiée! Devenu Pape, chaque année il parcourait le Discours d'ouverture de notre exercice académique et nos publications administratives, que lui remettait mon vénéré prédécesseur, Mgr Hebbelynck; et chaque année il nous faisait adresser à cette occasion des encouragements dont nous ne pourrions jamais perdre le souvenir. Que de fois il a chargé nos compatriotes dont il recevait la visite de nous transmettre l'expression de sa profonde sympathie et ses meilleures bénédictions! En 1936 il introduisit d'un coup cinq professeurs de Louvain dans l'Académie pontificale des Sciences au moment de sa fondation.

Cette sollicitude habituelle à l'égard de notre institution devait amener le Souverain Pontife à faire entendre sa voix aux grandes dates de notre vie universitaire. Comme elle retentit alors, ample et aimante! Dans le bref qu'il nous adressa le 24 juin 1927, à l'occasion du cinquième centenaire de la fondation de notre institution, après avoir rappelé comment toujours les Souverains Pontifes « se sont plu à entourer d'un amour vraiment paternel la grande Université de Louvain », il s'écrie : « Vraiment, Louvain a bien mérité de l'Eglise, de la civilisation, de la Patrie. Nous pouvons, en effet, par-dessus tout donner à l'Université deux titres de gloire. Toujours elle a été catholique; toujours elle l'est restée, malgré les vicissitudes des temps et des choses. Ensuite elle est complète : elle ne se compose pas de l'une ou l'autre Faculté seulement, mais réunit dans son sein toutes les Facultés. On y cultive toutes les sciences; des maîtres éminents y professent chacun dans sa branche, si bien que chaque année la jeunesse studieuse accourt de partout, en foule, à Louvain... Comme Nos Prédécesseurs, *Nous gardons pour l'Université de Louvain un sentiment d'affection toute spéciale. Nous sommes persuadés que la prospérité de l'Université de Louvain est très intimement liée au bien de l'Eglise et de l'Etat.* »

En 1933, c'est la Faculté de théologie, ouverte d'après les usages du temps, sept ans après les autres, qui célèbre de façon plus intime les cinq cents ans de son existence; Pie XI profite de l'occasion pour répéter ses félicitations, je cite encore ses paroles, à « cette chère Université catholique de Louvain, dans laquelle ont pu revivre les grandes traditions des écoles du Moyen âge, et où les plus belles initiatives se sont succédé au service de l'Eglise et de la science sacrée elle-même ».

Ecoutez-le enfin, dans son bref du 27 mai 1935, à la veille du jubilé qui allait célébrer le centième anniversaire de la restaura-

(1) Allocution prononcée à la Radio le mardi 21 février.



tion de l'Université après la grande Révolution : « Qui donc, dit-il, pourrait se représenter et exprimer de façon adéquate l'abondance de lumière que cette Université a répandue depuis un siècle et tous ses apports au développement de la science, de la vraie science? Innombrables sont les citoyens sortis de Louvain que la dignité de leur vie et la solidité de leur culture a désignés pour jouer les premiers rôles dans tous les domaines de la vie publique. Mais son influence puissante et salutaire dépasse les frontières de la Patrie belge pour s'étendre au monde entier, par les missionnaires qu'elle forme, par les étudiants de tous les pays du monde qu'elle attire sur ses bancs, par ses publications savantes... Sa réputation est solidement établie et répandue par toute la terre! »

En pensant à des témoignages aussi formels, ne puis-je pas me croire autorisé, étant amené au lendemain de la mort de Pie XI à solliciter une fois de plus votre générosité pour le maintien de l'Université de Louvain, à vous adresser mon appel au nom du grand Disparu?

« Le maintien de l'Université de Louvain, vous écrierez-vous. Est-il donc mis en cause? »

Eh! vous savez bien que nous vivons au jour le jour! Nous devons nous procurer les ressources nécessaires à notre existence au fur et à mesure que nous les dépensons. Notre budget ordinaire, celui qui, nos installations et notre équipement étant supposés, doit assurer tout simplement notre fonctionnement annuel, tourne maintenant autour de 20 millions (chiffre qui ne doit pas vous étonner après ce que vous avez lu ces derniers temps dans les journaux au sujet des autres universités belges). Vingt millions, ce n'est pas facile à réunir, chaque année, par les temps difficiles que nous vivons! Nous ne pouvons plus, aujourd'hui comme il y a cinquante ans, attendre de la générosité des particuliers tout le montant de notre budget ordinaire. Pour être fidèle à sa mission, pour reconnaître les immenses services que notre Université lui rend, l'Etat doit suppléer à l'impuissance de l'initiative privée. Il le fait largement, depuis quelques années, par les subsides qu'il nous accorde. Encore ces subsides ne couvrent-ils guère que la moitié de nos dépenses annuelles ordinaires! Il reste à l'Université catholique à se procurer l'autre moitié. Et c'est pour y arriver que chaque année, Mesdames et Messieurs, nous vous tendons la main dans la collecte qui se fait dans nos églises les deux premiers dimanches du Carême. Si la générosité de la masse des catholiques du pays tarissait dans cette collecte, comme nous ne voyons pas bien par quoi nous la remplacerions, c'est bien, comme je le disais tout à l'heure, le maintien même de l'Université de Louvain qui serait mis en cause.

Il serait compromis de même par la diminution des subsides officiels que nous recevons. Assurément il faut réduire dans toute la mesure du possible les dépenses de l'Etat. Mais dans la question dont je parle, il ne s'agit ni d'une dépense de luxe, ni d'une matière à compression. Nous sommes réduits au minimum vital! C'est d'être ou de ne pas être, *to be or not to be*, qu'il s'agit pour l'une comme pour l'autre des deux Universités libres; et à leur sort est lié le sort intellectuel de tout le pays. Réduire ne fût-ce que du quart le subside de ces universités, ce serait leur porter un coup fatal!

Mais ne pourrait-on pas au moins, objecte-t-on, pour diminuer les dépenses, les équiper moins complètement et, par exemple, partager entre les quatre universités du pays les laboratoires dont l'équipement coûte le plus cher, les étudiants d'une université devant aller passer quelques heures chaque semaine dans une autre université pour y trouver le laboratoire qui manquerait à la leur?

Si vous le voulez bien, ne considérons, pour répondre à cette question, que les installations qui rentrent dans le cadre

de la formation scientifique générale dans l'une ou l'autre des disciplines prévues par la loi sur l'enseignement supérieur. Je n'entends donc pas parler ici de celles qui sont requises seulement pour une spécialisation ultérieure se greffant sur cette formation générale déjà acquise. Comment serait-il possible de scinder ainsi cette formation scientifique générale, dont une partie se ferait à gauche et l'autre à droite? Ces travaux de laboratoire font partie d'un programme! Ils sont ordonnés en fonction des autres enseignements de ce même programme. Tous les étudiants qui suivent ces travaux, doivent en être au même point de leur formation. Est-ce possible s'ils viennent de diverses écoles?

Mais laissons ces considérations techniques, et toutes celles qu'on pourrait faire pour montrer que le système auquel on songe ne peut pas fonctionner. Il n'est pas moins important de noter que partager entre plusieurs universités des organes nécessaires à la formation scientifique générale dans une discipline, c'est mutiler chacune de ces universités dans ses œuvres vives. Et cela, nous ne pouvons pas l'admettre pour l'Université catholique.

Un des mérites essentiels de cette université — Pie XI le souligne dans un des textes cités plus haut — c'est, étant catholique, d'être aussi une Université complète. C'est à cette condition seulement qu'elle peut assurer adéquatement, du point de vue catholique, l'éducation supérieure de tous ceux qui se préparent à une carrière libérale. Cette préparation tout entière doit se faire dans un milieu catholique. On ne prépare pas une âme catholique dans un milieu anticatholique ou neutre, et il ne peut pas nous convenir d'envoyer nos jeunes gens, ne fût-ce que pour une partie de leur formation, quand il s'agit de formation générale, à l'école de maîtres qui, par la pratique de leur vie, sinon en paroles, prêchent l'indifférence ou l'hostilité religieuse.

L'Université de Louvain doit encore rester complète, pour maintenir son type. Elle entend rester fidèle à ses antiques traditions, car c'est ce qui en fait une institution originale parmi les universités du pays. Avec ses anciennes coutumes, au milieu d'une ville universitaire, dans son cadre universitaire, Louvain est un peu l'Oxford de la Belgique, et elle doit rester telle. Or, elle a toujours été complète au sens que je disais tantôt.

Enfin, il y a une raison supérieure d'ordre idéal à ne pas accepter pour Louvain la mutilation dont je parle. C'est que cette mutilation serait en réalité un commencement d'étatisation, un commencement d'absorption de l'enseignement supérieur libre par les pouvoirs publics et ce, je le répète, dans une matière appartenant à la formation scientifique générale et au domaine légal de l'enseignement supérieur.

L'Université de Louvain doit donc, avec la grâce de Dieu, rester ce qu'elle est, complète comme elle l'est.

A cet effet, elle a besoin de multiples installations, très coûteuses à construire et à équiper. Malgré les efforts faits ces dernières années, il lui manque encore plus d'une de ces installations. Je ne puis pas en faire ici l'énumération. Qu'il me suffise de souligner un point que j'ai déjà signalé! Notre Faculté de philosophie et lettres n'a pas de locaux convenables, ni même assez grands! C'est aux personnes douées des biens de la fortune qu'il appartiendrait de permettre à l'Université catholique de se donner ces installations, en lui faisant un don ou un legs important. Combien pareil don lui serait encore utile, sous forme d'une fondation plus modeste dont les revenus permettraient à ses savants de se livrer à des travaux scientifiques originaux! Ce sont ces recherches originales qui font la réputation d'une université. Mais toute recherche originale, par suite des procédés expérimentaux de la science moderne ou bien des collaborations nécessaires, coûte fort cher aujourd'hui. Rendre ces recherches possibles à l'Université catholique, c'est, aux yeux de qui est capable de comprendre, une œuvre de miséricorde intellectuelle qui sert



GABARDINES ET IMPERMÉABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméables

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES
et tous vêtements
de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE



Exécution sur mesure au même prix
RÉPUTATION GARANTIE
PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles : 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	Liège : 36, rue du Pont d'Ile. Louvain : 39, rue de Diest. Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb. Malines : 12, Bruul. Menin : 272, rue de Lille. Mons : 28, Grand'Rue. Mouscron : 9, Petite Rue. Nivelles : 4, rue de Namur. Péruwelz : 40, Grand'Place. Renaix : 47, rue des Jardins. Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue. St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre. Saint-Trond : 30, rue de Liège. Tirlemont : 62, rue de Louvain. Turnhout : 18, Grand'Place. Verviers : 126, rue Spintay. Wavre : 52, rue du Pont. Ypres : 4, rue du Temple. Athus : 57, Grand'Rue.
Anvers : 80, rue Carnot. 77, Meir. 69, rue Nationale. 56, rue Basse.	
Arlon : 29, Grand'Rue. Bruges : 34, r.Sud du Sablon. Courtrai : 21, Grand'Place. Eecloo : 101, Marché. Gand : 16, r. des Champs. Hasselt : 14, rue Neuve. Huy : 15, rue Neuve. Knocke : place Van Bunnan.	

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

TOURNAI

Téléphone : 1195

Compte-Chèques : 1844.92 — Registre du Comm. : Tournai 10.105

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhiaux

Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

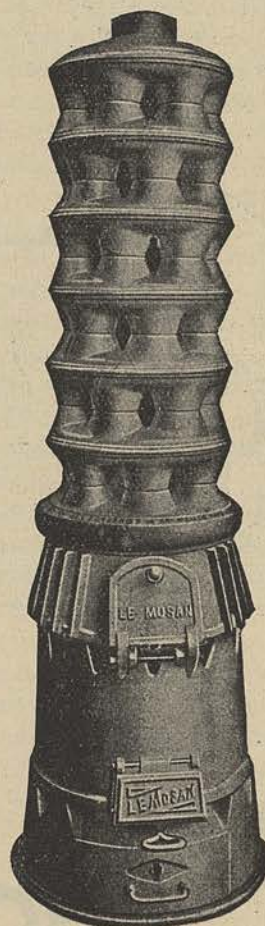
TéL. 12.63.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

TéL. 12.63.59



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

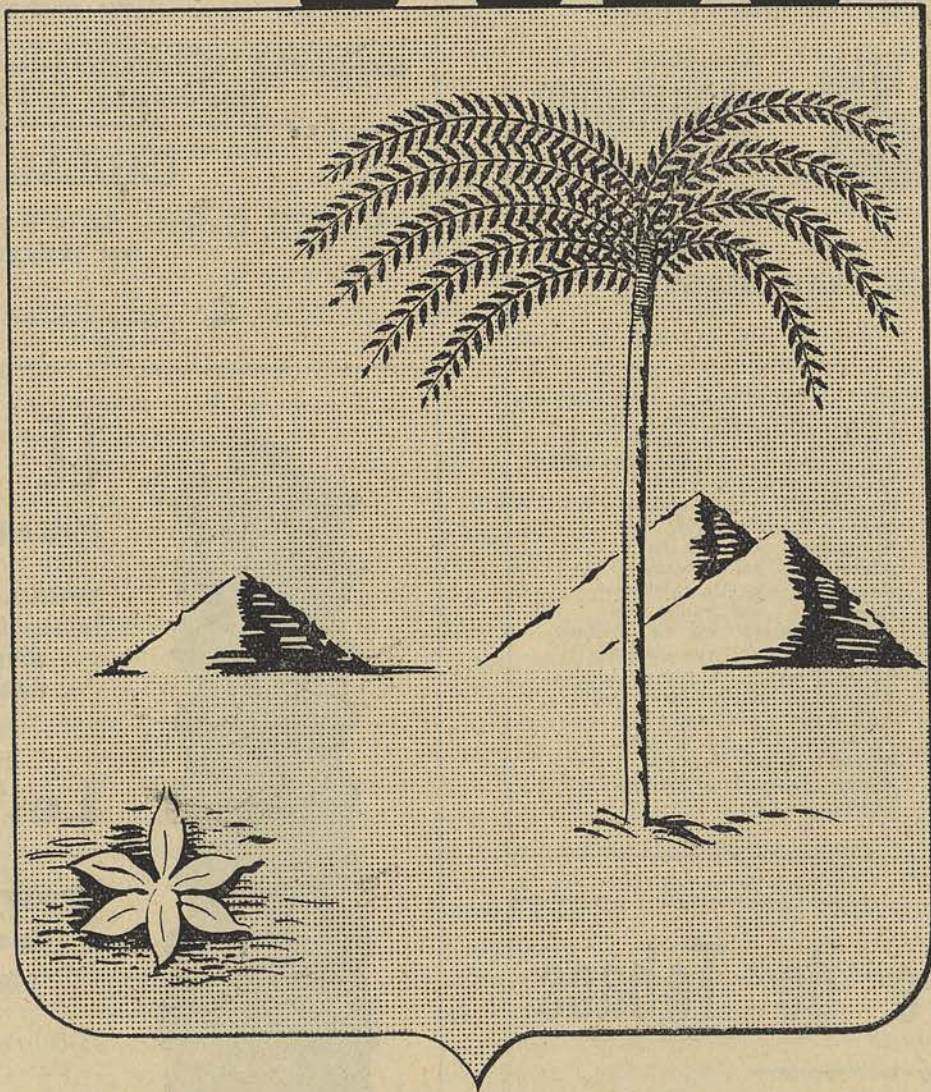
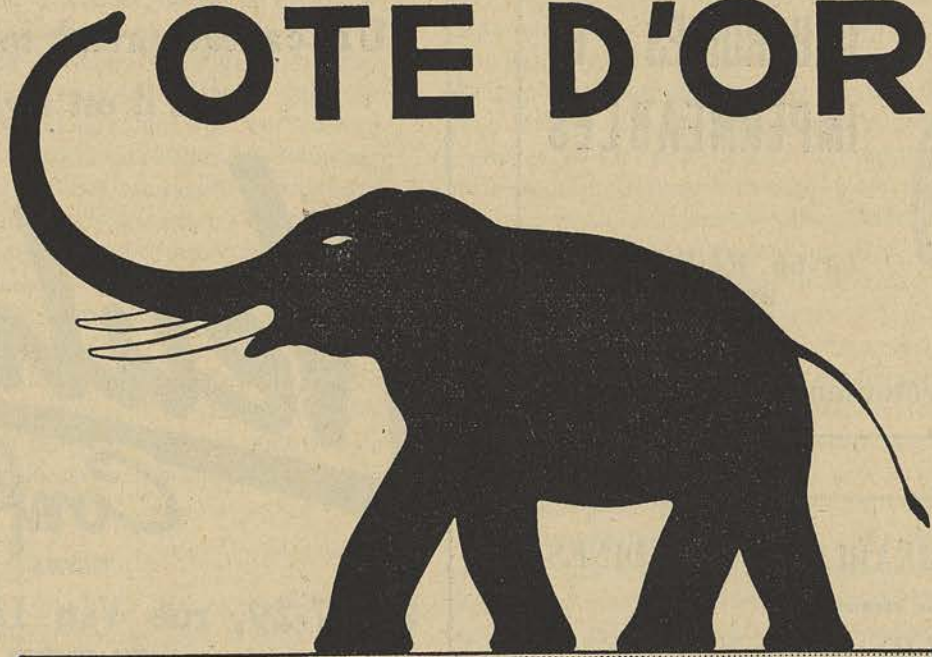
Élégant

et absolument sans
danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)

ÔTE D'OR



1883

LE BON CHOCOLAT BELGE

l'Eglise catholique bien mieux que beaucoup d'autres œuvres de miséricorde corporelle.

Aujourd'hui, c'est à *tout le monde* que je m'adresse pour lui demander de rendre possible, par une modeste obole, le fonctionnement *ordinaire* de l'Université catholique censée bien équipée. Et que personne ne dise : « Que peut bien signifier l'obole que je mettrai dans le plateau qu'on nous présentera ces dimanches 26 février et 5 mars? » Les petits ruisseaux font les grandes rivières, vous ai-je déjà dit plusieurs fois. Combien de milliers de chrétiens assisteront aux offices religieux sur toute l'étendue du pays ces deux premiers dimanches du Carême! Leurs offrandes, en s'additionnant, feront la somme dont l'Université catholique a si grand besoin pour travailler pendant une année. Que chacun double, cette année, son offrande de l'an dernier! Que celui qui a donné un franc en donne deux! Que celui qui en a donné cinq en donne dix! Le budget, même le plus modeste, n'en souffrira pas beaucoup, et l'union fera la force!

Laissez-moi terminer, comme je l'ai fait l'an dernier à pareille date, par le conseil que saint Paul ne rougit pas d'écrire à ses fidèles dans ses lettres inspirées. En passant par les diverses villes de Grèce ou d'Asie Mineure, il recueillait de l'argent à porter aux pauvres de Jérusalem. Eh bien, il écrit à ses chrétiens : « N'attendez pas que j'arrive pour aller à votre poche qui sera peut-être vide en ce moment. Préparez dès maintenant ce que vous pourrez me donner. » Je vous dis aussi : Ne vous laissez pas prendre à l'improviste par le collecteur dimanche prochain. Faites un nœud à votre mouchoir, si vous suivez encore les anciennes modes, ou mieux, mettez dès maintenant en réserve dans votre porte-monnaie de belles rondes pièces à donner à l'Université catholique dimanche prochain.

† PAULIN LADEUZE,
Evêque de Tibériade.
Recteur magnifique de l'Université de Louvain

La Belgique passe avant le D^r Martens ou des intérêts électoraux

Il est des heures où il faut oser prendre ses responsabilités, avoir le courage de regarder en face les faits, et juger avec sang-froid certains événements — et leurs suites possibles.

Le fait dominant, c'est qu'au moment où le cas Martens excite les esprits, la Belgique se trouve devant une situation financière tragique, et que cela paraît être, pour beaucoup, le cadet de leurs soucis.

Cela dit, passons en revue d'autres faits.

Celui-ci d'abord : c'est que la « question flamande » était incontestablement en voie de solution heureuse dans le cadre de l'unité belge. Sur le plan légal, en matière administrative et militaire, dans le domaine judiciaire et dans celui de l'enseignement, les Belges d'expression et de culture flamandes ont obtenu les satisfactions pour lesquelles ils ont lutté. Nous savons qu'il reste l'application des lois, dans la lettre et dans l'esprit; qu'à cet

égard tout ne correspond pas encore entièrement aux vœux des bénéficiaires de ces lois. Mais quand même... Là aussi l'étape franchie est considérable. Les progrès étaient continus; on s'acheminait vers l'apaisement, — compte non tenu des trublions irréductibles décidés à ne jamais s'avouer satisfaits. En résumé, le premier fait, c'était l'évolution favorable dans le sens de la tranquillité dans l'ordre.

Second fait; on pourrait croire, depuis quelques jours, que tous les efforts patiemment poursuivis jusqu'ici sont compromis; on connaît à nouveau les heures les plus critiques qu'ait jamais suscitées la question flamande. Dans tous les partis un clivage s'est opéré suivant l'appartenance culturelle. C'est un second fait. Il est trop patent pour pouvoir être nié; on peut le déplorer, ne pas le comprendre, s'en indigner. Ce n'en reste pas moins un fait, pour le moment.

Quelle en fut l'occasion?

La nomination, à la nouvelle Académie flamande, d'un médecin condamné à mort par contumace pour activisme.

* * *

Le récent « manifeste d'Anvers » s'adresse aux Wallons. Il leur demande de ne pas considérer cette nomination comme un fait *heureux*, mais bien comme un fait *flamand*.

Nous demandons de pouvoir le considérer, et nous le considérons toujours comme un fait *malheureux* du point de vue *belge*. Tout de même, nous estimons encore avoir le droit de dire que rien de ce qui se passe sur le territoire national ne nous est étranger. Prétendre ou admettre qu'un événement puisse être essentiellement et exclusivement flamand ou wallon, et de ce chef qu'il doive rester indifférent à la Wallonie ou à la Flandre, ce serait affirmer que, suivant les besoins de la cause, il faudrait abandonner le concept d'un intérêt général et la réalité d'une solidarité nationale.

La nomination du D^r Martens est un fait *malheureux*. Par égard et par souci du renom de la Flandre hors de Flandre, nous nous refusons à le considérer comme un fait flamand.

Comment ce fait s'est-il produit?

Le nom du D^r Martens figurait sur deux listes présentées au ministre responsable par des organismes culturels et scientifiques flamands. Il paraît — et nous sommes disposés à le croire — que le nom du D^r Martens n'a pas soulevé d'objection de la part des organismes qui l'ont présenté. Nous sommes prêts à l'acter comme un fait. Un autre fait, toutefois, c'est que des aréopages pourtant compétents — la Faculté de médecine de Gand, par exemple — n'ont pas été consultés sur les présentations de candidats.

Des organismes culturels flamands ont donc soumis le nom du D^r Martens. Est-ce sur base de ce fait que le Gouvernement — plus ou moins bien informé, et peut-être moins que plus — a estimé ne pas devoir être plus rigoriste que les parrains des candidats? C'est possible. Mais c'est là que le Gouvernement a commis une erreur. Et nous sommes enclins à penser que si le Gouvernement n'avait pas retenu le nom du D^r Martens dans l'arrêté de nomination, la Flandre ne se serait point levée pour que son nom y figurât. Les milieux culturels flamands désiraient une Académie qu'ils ont obtenue; il importait peu à la culture flamande que tel Flamand y prît place plutôt que tel autre. La culture flamande n'exigeait pas qu'un condamné à mort par contumace fût admis « sous la coupole ». Si nous nous trompons, que les Flamands nous le disent.

Le Gouvernement a nommé le D^r Martens. Encore un fait. Une faute.

Toute faute se paie. Le Gouvernement responsable l'a payée,

là et selon la manière où doit expier un gouvernement en régime parlementaire : le Parlement l'a désavoué. Car c'est un fait aussi que sur le cas Martens il a été mis en minorité, en dépit d'une majorité théorique de deux voix dont il n'a pas le droit de se prévaloir, car le vote de certains ministres a été une manifestation de solidarité gouvernementale, et certains députés flamands n'ont pas osé voter contre le Gouvernement dans cette affaire. Le Gouvernement a encouru la sanction extrême : il a dû démissionner à cause de la nomination qu'il avait faite.

Cette nomination existe. Et elle est, de sa nature, irrévocable. Lui enlever ce caractère pour les besoins du cas individuel qui se présente serait une innovation qui découronnerait l'institution même que l'on prétend sauvegarder. A partir du moment où les académiciens ne seraient plus que des fonctionnaires révocables pour des motifs étrangers au titre de leur nomination — comme en certains pays... — autant dire qu'il n'y aurait plus en Belgique d'académie digne de ce nom. La valeur intrinsèque du titre de nomination ne vient pas des pouvoirs publics; ceux-ci ne la créent pas. En l'occurrence, ceux qui ont constaté et entériné ce titre, ce sont certains pairs de l'intéressé qui, à tort ou à raison, l'ont jugé digne d'entrer dans une compagnie où d'aucuns savaient pouvoir s'asseoir à ses côtés.

Cette nomination est *logiquement* irrévocable, car elle ne pourrait être annulée qu'en raison de considérations existantes et connues au moment de la nomination.

Cette nomination est enfin *pratiquement* irrévocable, car un arrêté d'annulation ne ferait que balayer vers le Nord la tempête que l'arrêté de nomination a soulevée dans le Sud. (Il ne suffit pas de constater les faits; il faut aussi savoir les prévoir.)

* * *

Et maintenant ?

Il est acquis que le Dr Martens ne démissionnera pas. Encore un fait. Nous le déplorons. Ce n'est pas tant le Dr Martens qui porte la responsabilité de cette décision, que ceux qui la lui ont inspirée et entre les mains desquels il semble être devenu le palladium du « peuple flamand ».

Mais prenons garde. Que l'on n'ignore pas que, pour d'autres, le Dr Martens est aussi un symbole, mais d'une autre nature.

Trop de Belges, même après vingt ans, n'ont pas une suffisante faculté d'oubli pour parvenir à ne plus se rappeler qu'un Philippe Baucq et une Gabrielle Petit sont morts pour un Roi que d'autres ont prétendu destituer... Ces Belges, à leur tour, demandent et croient avoir le droit d'être compris.

Non, de grâce, ne parlons pas de symboles et de sentiment...

C'est le moment, alors, de faire appel à la raison, de ne plus se laisser hypnotiser par les contingences, et de faire passer au premier plan la préoccupation essentielle : la nécessité d'une Belgique unie, en face d'une Europe où des pays viennent de se désagréger pour des motifs apparentés à ceux qui risquent de nous diviser.

C'est cela, LE problème.

Et dès lors, la question qui se pose est celle-ci : le maintien du Dr Martens au sein de l'Académie peut-il constituer une raison suffisante de jeter le pays dans les risques d'une aventure où, des points de vue intérieur et extérieur, elle aurait *tout* à perdre, et *rien* à gagner ?

Le Dr Martens ne démissionnera pas; un arrêté de révocation est impossible pour les raisons que nous avons dites, — et d'autres encore. Il reste à prendre acte, et à permettre aux Belges qui ne partagent pas le point de vue des parrains et des conseillers du Dr Martens, de penser, de dire et de répéter que pareille nomination froisse douloureusement un sentiment très haut et dont

il doit être entendu une bonne fois qu'on ne le blessera plus à l'avenir.

Mais il y a autre chose. Nous venons d'évoquer le problème sous l'angle des agissements ayant amené la condamnation à mort du Dr Martens. Depuis sa nomination, d'autres faits ont été allégués à sa charge, étrangers à sa condamnation, non révélés au moment de sa nomination. Ces faits nouveaux, le Dr Martens les conteste; il n'en tombe pas moins sous le coup d'accusations qui, si elles s'avéraient fondées dans l'un ou l'autre chef, le révéleraient sous le jour d'un mauvais homme. Qu'on fasse donc la lumière, et qu'en attendant le Dr Martens soit suspendu.

Et puis, qu'on se remette au travail, pour le sauvetage financier, économique, politique et moral d'un pays qui n'est pas en mesure de se payer le luxe de querelles paralysantes autour d'un fauteuil...

Vicomte DU BUS DE WARNAFFE,
Député, ancien ministre.

Problèmes actuels

ESSAYER DE COMPRENDRE

L'incompréhension de l'Europe par notre presse anglaise tourne à la nuisance grave. En la taxant de « dangereuse », on n'exagère pas. Car cette ignorance persistante et effrayante a touché, non seulement les « faubourgs » et le cours de ce que l'on appelle « l'opinion publique », mais aussi les dirigeants qui ont la charge des affaires publiques. Or, comment ne pas gaffer, et gaffer mortellement, lorsqu'on s'occupe de choses sur lesquelles on est grandement et gravement mal informé ?

Au sujet de l'ensemble de la révolution qui, à l'heure actuelle, menace notre civilisation — et en particulier à propos de la guerre civile espagnole qui en est la violente et féroce pierre de touche — un tel brouillard d'ignorance s'est formé qu'un véritable désastre pourrait en résulter. Je rentre d'Espagne et de France, et ce qui s'écrit en Angleterre, ce qui y est généralement accepté comme sûr et comme allant de soi, provoque, non seulement une impression de comique (ce qui est bien la note dominante), mais un sentiment d'anxiété. Si mes compatriotes restaient « fixés » dans une opinion aussi irréaliste, tous les désastres seraient possibles.

A titre d'exemple du malheur qui accable la presse anglaise, je pourrais citer un article de Mr. H. G. Wells, paru ces jours-ci dans le *News Chronicle*. Mais je ne m'en prendrai pas à son texte même, parce que j'ai trop d'admiration pour l'œuvre de Mr. Wells, pour l'accuser en l'occurrence de folie pure. Et pourtant Mr. Wells, après tout, est notre meilleur exemple de l'Anglais moyen en littérature. C'est parce qu'il voit les affaires espagnoles comme la moyenne de ses compatriotes les voit (« Inquisition », « Armada », etc.) que son style admirable a un si grand retentissement. Sans doute, sans ce style à lui il n'eût pu faire ce qu'il a fait. Sans ce style il n'aurait pas l'immense public qu'à juste titre il possède. Mais il s'agit ici, non pas de sa langue claire et décisive, mais de l'usage qu'il fait de cet instrument quand il dit à son public ce qu'il croit être la vérité sur les problèmes internationaux les plus graves. Mr. Wells écrivait sous l'impression de la chute de Barcelone et n'avait pas la moindre idée

que l'armée nationaliste était entrée dans la ville en libératrice reçue avec enthousiasme.

Non pas que je veuille exagérer. Je ne prétends certes pas que toute la population barcelonaise se soit réjouie comme se réjouit une ville lors de la retraite d'un envahisseur étranger, mais je prétends que l'entrée des troupes franquistes à Barcelone fut acclamée par la masse de la population. J'ignore le pourcentage exact de cette majorité, mais dans tous les cas la proportion était assez grande pour que l'événement prit figure de journée triomphale pour Barcelone. Pour quiconque connaît Barcelone, les Catalans et l'Espagne, la chose ne présente rien d'étonnant. Il suffit même, au fond, pour la comprendre, de connaître la nature humaine...

Mais veuillez noter que l'enthousiasme populaire, lors de la libération de la ville, ces masses profondes entassées dans le vaste Square de Catalogne, au cœur même de la cité, pour assister à la première messe publique, tout cela était parfaitement inexplicable pour les dupes de la propagande rouge en Angleterre. Pour comprendre, pour juger exactement la situation de l'Espagne, il faut en voir les divers facteurs dans leur proportion exacte. Or, jamais le public anglais n'a été mis à même de le faire.

* * *

On connaît la situation générale : le prolétariat industriel, particulièrement celui qui travaille en troupes dans les énormes usines, ou qui est attaché aux grands systèmes de transport modernes, est en rébellion naturelle contre les conditions inhumaines qu'il subit. Moins ici, en Angleterre, parce qu'en Angleterre toute l'atmosphère est celle d'une population urbaine salariée. C'est en Angleterre que naquit la société capitaliste qui en est, actuellement, à sa troisième génération. Les Anglais y sont habitués et la plupart d'entre eux ne peuvent plus imaginer une vie autre. Mais dans d'autres pays où il subsiste une classe agricole active, et donc le souvenir de la liberté économique, partielle ou complète, les conditions inhumaines du capitalisme industriel mécanisé sont abhorrées par ses victimes. Nous savons à quel point ces conditions étaient haïes en Russie, bien que là elles ne s'appliquaient qu'à une petite fraction de l'ensemble de la population. Tout le monde eût dû savoir (et tous les voyageurs avertis savaient) combien profondément elles étaient honnies en Espagne. Elles le sont moins en France.

Evidemment, les victimes du capitalisme industriel moderne — avec son manque de justice sociale et son manque, pire encore, de relations humaines — ressentaient différemment le poids du fardeau. Si toutes n'étaient pas conduites vers une mentalité révolutionnaire, presque toutes étaient mécontentes. Le courage féroce du tempérament espagnol et l'incompatibilité particulière entre ce tempérament et la sujétion prolétarienne firent de l'Espagne un terrain de premier ordre pour la propagande communiste. Le remède était pire que le mal. Et il faut noter à l'honneur de l'Espagne que la plupart des révolutionnaires sociaux s'y disaient anarchistes plutôt que communistes, c'est-à-dire que la plupart avaient pour idéal un excès de liberté personnelle plutôt que sa destruction avilissante. Quoi qu'il en soit, il régnait, dans une minorité du peuple espagnol — la minorité soumise aux conditions capitalistes industrielles surtout dans les grands ports et dans quelques villes industrielles, — un esprit de révolte.

A cet esprit était associée, parmi les meneurs les plus passionnés de la révolte, une haine violente de la religion nationale. Les raisons de cet état de choses seraient trop longues à exposer ici, mais le fait est là. L'Espagne révolutionnaire, dans la mesure même

de l'intensité de son sentiment anticapitaliste, haïssait à mort la religion chrétienne.

Quand on se rendit compte que la révolution était dans l'air, cette minorité ainsi chauffée à blanc passa à l'action. Elle se mit à brûler les églises et à massacrer l'adversaire. Rapidement le pays sombra dans le chaos qui, quelques années auparavant, avait menacé la plus haute de toutes les cultures, celle de l'Italie. On sait comment l'Italie fut sauvée; on connaît les arguments pour et contre la dictature qui la sauva. Dans le cas espagnol, le salut de la société vint de quelques hommes énergiques ne disposant que d'une poignée de troupes. Aux yeux des révolutionnaires rouges, cette réaction apparut comme une menace contre l'émancipation générale qu'ils avaient espérée vaguement mais avec enthousiasme. En même temps cette réaction les menaçait de représailles pour les excès commis par leur importante minorité fanatique, pour les meurtres innombrables, les tortures, les incendies qui avaient souillé le pays.

Dès lors les deux camps de la guerre civile étaient formés. Il y avait belle lurette que la lutte n'avait plus rien à voir avec l'idée ridicule et étrangère de « parlement », c'est-à-dire de politiciens professionnels. On en était arrivé à une dure bataille entre ceux qui voulaient la destruction de nos traditions chrétiennes et de tout sentiment national, et ceux qui entendaient préserver l'Espagne et sa religion ancestrale.

La minorité des révolutionnaires, qui compensait le nombre par la violence des sentiments, fut naturellement soutenue par Moscou. Mais, plus important que le fait d'être soutenue, il y avait celui que, déjà, cette minorité était organisée par Moscou. Il suffit de rappeler le nom du leader, Moses Rosenberg. Des communistes accoururent de l'étranger. Pour s'opposer à l'armée nationale de la libération commandée par Franco, on trouva à engager, venant de tous les pays, un grand nombre de communistes et antichrétiens convaincus et enthousiastes. Ce que l'on appelle « la brigade internationale » fut l'épine dorsale de la résistance contre une restauration de l'Espagne et de sa religion. Au début, on ne savait pas lequel des deux groupes adverses deviendrait le plus important : très certainement alors le gros de l'approvisionnement, de l'aviation, etc. était du côté rouge. Mais les Rouges étaient gravement handicapés par deux choses : d'abord leur enthousiasme n'était que négatif (pas de programme clair et unique pour une action déterminée); ensuite ils n'étaient unis par rien d'autre que par la haine de l'oppression dont avait souffert la minorité prolétarienne. De l'autre côté, les forces nationales possédaient un idéal unique très tangible, celui de la nation et de son passé.

Après une longue période de doute, pendant laquelle la bataille s'équilibrait, petit à petit la balance pencha vers les nationaux. On pouvait s'y attendre, car la masse de toute nation, encore qu'à des degrés divers de courage et de lucidité, soutient toujours les traditions nationales dans lesquelles elle est née. Pourtant, les révolutionnaires rouges purent continuer à lutter féroce et ils le firent dans une bonne mesure avec succès, *jusqu'à ce que leur approvisionnement étranger en aviation et en aviateurs fit défaut.* Après cela, les nationaux avaient gagné la guerre.

Tel fut le caractère de la guerre civile espagnole. Voilà sa double explication. L'Espagne fut le champ de bataille entre le communisme international et tous ces autres idéals pour lesquels les meilleurs héritiers de la tradition chrétienne sont prêts à mourir.

En présence d'un tel conflit, d'une aussi formidable bataille, il est puéril de ne voir les choses qu'en simple blanc et noir, riche et pauvre. C'est faire preuve d'une ignorance dépassant les bornes permises que de rester aveugle au facteur essentiel du drame, le facteur religieux.

LA DÉFAITE ROUGE EN CATALOGNE

On connaîtra mieux plus tard, et finalement dans le détail, les causes de la défaite rouge dans la longue bataille de Catalogne. Entre-temps ces notes de quelqu'un qui fut en contact avec plus d'un informateur, y compris des officiers généraux, et qui visita le quartier général national et un secteur du front avant l'occupation finale de la ville, ne seront peut-être pas sans intérêt.

L'abandon primitif par l'armée rouge de sa position à Huesca fut précipitée. La preuve de sa rapidité peut encore se voir dans l'absence de tout dommage sérieux sur la route principale à l'Ouest de la Cinca. Cette retraite hâtive eut lieu parce que la première position de défense avait été tournée. Les nationaux causèrent une surprise complète par le passage nocturne de l'Ebre, surprise due surtout au soin extrême mis à ne provoquer aucun bruit qui eût trahi leur mouvement enveloppant. On croyait que l'armée rouge tiendrait sur la ligne de la Cinca. Celle-ci avait été soigneusement préparée, en grande partie avec l'aide d'ingénieurs français, car les volontaires et les mercenaires français étaient, évidemment, très nombreux dans le recrutement international de l'armée qui défendait Barcelone. Mais les troupes rouges étaient tellement démoralisées à ce moment qu'il ne fut pas possible de tenir sur la Cinca et tous les travaux de défense furent abandonnés. Le point principal de passage de cette rivière, Fraga, fut violemment bombardé pour vaincre là une certaine résistance, mais dans son ensemble la ligne ne tint pas.

Finalement la retraite fut arrêtée sur une ligne stable, sur la Segre, rivière courant parallèlement à la Cinca, quelques kilomètres à l'Est. Le point principal, ici, était l'historique ville cathédrale de Lerida. Elle souffrit lourdement, non seulement du fait de la bataille (car le gros de la ville est situé sur la rive droite — Ouest — de la Segre et la défensive ne pouvait agir que de la rive orientale au delà de la rivière), mais aussi de la destruction de monuments par le feu, notamment des principales églises.

Quand la dernière offensive fut décidée, le passage de la Segre ne fut pas tenté d'abord à Lerida même. Cette position fut « pincée dehors » par des avances au Nord et au Sud qui finirent par rendre la poche de Lerida intenable.

On crut que l'armée défendant Barcelone tiendrait sur l'une des trois lignes les plus propices pour la défense de ce port, la dernière courant, à quelques kilomètres au Sud de Barcelone, le long de la Llobregat, et puis remontant vers le Nord, suivant les collines qui forment ici un très gros obstacle. Ces trois lignes sont, *grosso modo*, concentriques, chacune d'elles étant, à l'Est, plus courte que sa voisine à l'Ouest, et il semblait, jusqu'aux derniers quinze jours avant la prise de Barcelone, qu'une forte défensive serait organisée à tout le moins sur la troisième de ces lignes. En fait, l'offensive elle-même fut surprise de découvrir qu'aucune des trois lignes n'était sérieusement défendue. L'abandon des positions devint de plus en plus rapide à mesure que les nationaux progressaient, mais jusqu'à la fin finale on ne s'attendait vraiment pas à un pareil effondrement chez les Rouges. Il fut, en particulier, étonnant de voir la ligne de la Llobregat lâchée presque sans même de tentative de résistance. La garnison rouge abandonna brusquement Barcelone elle-même et les troupes rouges s'enfuirent par le Nord et par l'Est de la ville si hâtivement que beaucoup de documents essentiels furent abandonnés et d'énormes quantités de munitions.

A un moment donné la retraite par la route principale vers les Pyrénées tourna à la déroute; le désordre se trouvait aggravé par la présence d'un certain nombre de civils. Quelque chose

comme un dixième de l'armée, davantage peut-être. Et ce flot de réfugiés civils ne fit que s'enfler à mesure que l'on approchait de la frontière. Il n'y eut pas de fuite générale devant l'avance des nationaux et il n'y avait pas de raison pour qu'il y en eût, mais tout ce qui touchait à l'armée rouge, et qui craignait des représailles, accompagna les troupes. Et les histoires d'atrocités et de massacres répandues par les autorités rouges semèrent la panique dans quelques centres. Ce commencement de déroute ne dégénéra pas en chaos complet; il fut suffisamment « repris » pour que la fin de l'exode finisse encore avec un minimum d'ordre.

Quant aux raisons de l'écroulement final, elles semblent pouvoir être ramenées à deux.

D'abord, la cohésion des forces rouges et leur organisation furent très atteintes, et de plus en plus pendant la dernière phase de la retraite de la Segre. Certaines unités perdirent le contact avec le commandement et il n'y eut pas de véritable autorité centrale. Il y aurait eu pléthore de munitions si le moral de l'armée en retraite avait été suffisant pour assurer l'organisation et la distribution des cartouches. En fait, d'énormes quantités de munitions furent abandonnées et beaucoup d'éléments combattants restèrent privés de toute opportunité sérieuse de résistance.

Ensuite, l'aviation rouge, à la fin, fit complètement défaut. La puissance primitive semble avoir été fournie par la Russie, et *longtemps avant la phase finale, Moscou avait renoncé à l'effort de tenir l'air en Catalogne, comme n'étant plus qu'une mauvaise affaire.*

L'écroulement final de l'armée rouge comme force combattante est peut-être dû, principalement, à cette cause-là. L'importance de la supériorité aérienne a été fort discutée. Mais il semblerait, par ce récent exemple, que si pareille supériorité est vraiment écrasante, l'aviation victorieuse tient toute résistance terrestre à sa merci. Peut-être en irait-il autrement avec des troupes défendant des lignes bien préparées. Dans tous les cas, il en fut ainsi pendant les derniers quinze jours de la campagne de Catalogne.

A ces causes purement militaires il faut ajouter une cause politique : les Rouges étaient très divisés entre eux et vers la fin il n'y avait plus que l'élément fanatique à croire encore à la possibilité d'une victoire. Et, dans l'armée elle-même, peut-être que seule l'opinion extrémiste la désirait encore. Avec la prolongation de la lutte, le recrutement forcé avait de plus en plus dilué et affaibli la complexion politique de l'armée. Barcelone elle-même n'était pas 50 % rouge, et parmi les populations agricoles des campagnes catalanes, en dehors des villes industrielles comme Barcelone et Reus, la proportion était bien moindre encore.

HILAIRE BELLOC.

La revue catholique des idées et des faits

**la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.**

**Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques**

Pie XI et la Pologne

Le paysan polonais, pour lequel la religion de ses ancêtres et l'attachement à sa patrie se confondent en un seul et fervent amour, est fermement convaincu que le Saint-Père, à Rome, parle toujours polonais, de même que la langue de Mickiewicz serait l'idiome véhiculaire du Paradis. Moins naïfs que ces campagnards, les pèlerins venus dans la Ville Eternelle, citoyens de Varsovie, de Cracovie ou de Wilno, agriculteurs éclairés des régions avancées de l'Ouest polonais, étaient agréablement surpris en entendant de la bouche du Souverain Pontife les quelques paroles bienveillantes que Pie XI leur adressait en leur langue.

Pour la première fois depuis de longs siècles un Pape savait le polonais, un Père de la Chrétienté connaissait à fond un pays passionnément catholique, un peuple qui dispute à l'Italie, à l'Espagne, au Portugal et à l'Irlande le privilège d'être le fils le plus aimant de l'Eglise. Nous devons remonter jusqu'au XVII^e siècle, jusqu'aux deux Innocents, onzième et douzième du nom, pour retrouver des successeurs de saint Pierre intimement mêlés aux affaires polonaises. Innocent XI (1676-1689) reste éternellement associé au souvenir de Jean Sobieski, à la victoire que ce grand roi remporta sur les Turcs aux pieds du Kahlenberg, près de Vienne, le 12 septembre 1683, à l'idée de la Sainte Alliance conclue contre les Ottomans entre l'Empereur, la Pologne et Venise. Ce grand Pape suspendit le mécénat séculier de ses prédécesseurs, il vécut dans une gêne perpétuelle, il s'attira la haine des Romains légers et inconscients, pour pouvoir employer à la défense de la civilisation chrétienne et de la Pologne les revenus de l'Eglise et son propre patrimoine qui était considérable. Innocent XII (1691-1700), étant nonce apostolique à Varsovie, bénit le mariage de Sobieski et de la capricieuse Marie-Casimire de La Grange d'Arquien; il accueillit à Rome, après la mort du royal héros, la veuve et ses fils persécutés par la maison de Saxe. L'un et l'autre des deux Papes que nous venons de nommer demeurèrent sincèrement attachés à la Pologne, à une nation dont ils appréciaient les qualités et l'importance tant spirituelle que politique.

Plus tard, le Saint-Siège n'a point démenti cette attitude, mais les actes de la Curie n'ont pas eu cette envergure efficace qu'ils revêtirent sous les deux Innocents. Rome a protesté contre les partages de la Pologne, mais elle n'a pu soutenir, à l'exemple de l'auguste allié de Sobieski, les luttes polonaises contre les envahisseurs étrangers. Au XIX^e siècle, un Pape est même allé jusqu'à désapprouver la résistance sarmate contre les Russes et cette incompréhension a trouvé un écho douloureux et révolté auprès de la nation et des grands poètes romantiques, par ailleurs fidèlement attachés à l'Eglise, Mickiewicz, Krasinski et Slowacki. La confiance naturelle, troublée par cet incident, est rapidement revenue sous les pontifices de Pie IX et de Léon XIII. Nul n'ignore la fraternité d'armes qui s'établit entre les champions du catholicisme en Allemagne et les défenseurs des revendications polonaises. Le cardinal Ledochowski, illustre victime de Bismarck et du *Kulturkampf*, ne fit que partager le sort de plusieurs évêques germaniques.

Partout et toujours, l'Eglise et les Polonais étaient du même bord. Léon XIII avait infiniment de compréhension pour un peuple conservateur par tempérament, mais poussé vers l'émeute par suite de la plus criante des injustices. Le sage Pontife ne répéta pas à l'égard des révolutionnaires malgré eux l'erreur de Grégoire XVI. Il donna la mesure de son équité en protégeant contre les vexations du cardinal Kopp, évêque de Breslau, un

humble tribun des mineurs silésiens, M. Korfanty, auquel Mgr Kopp voulut faire expier par des sanctions spirituelles les « crimes » que l'homme politique polonais avait commis contre le germanisme.

Les rapports entre le Saint-Siège et la nation polonaise étaient modèles au moment où la guerre de 1914-1918 prépara la résurrection de l'Etat de Sobieski et de Kosciuszko. Nulle part, l'Irlande peut-être exceptée, le catholicisme ne jouissait d'une situation aussi brillante qu'ici. En France, en Belgique, en Italie, en Espagne, au Portugal, dans les républiques de l'Amérique latine et dans les régions catholiques des pays germanophones, une fraction importante de la population était hostile à l'Eglise; l'anticléricalisme embrassait libéraux modérés, démocrates radicaux et socialistes; même certains membres de la droite protestaient de leur indépendance vis-à-vis de la hiérarchie. La « liberté de conscience », l'indifférentisme dans le domaine religieux étaient hautement proclamés comme principes de la vie politique. Tel n'était pas le cas de la Pologne.

Nous avons dit que les Sarmates étaient des révolutionnaires malgré eux. L'histoire récente nous en fournit la preuve. Tous ces socialistes, lanceurs de bombes, expropriateurs, tueurs de gendarmes, organisateurs de grèves, barbus, débraillés, au regard farouche, prisonniers rébarbatifs, candidats à la potence et conspirateurs éperdus se transformèrent d'un jour à l'autre en des soutiens de l'ordre, disciplinés, policés, habillés avec soin, aimables et affables, détenteurs ou organes d'un pouvoir solidement établi. Rien de plus instructif, à ce sujet, que de comparer les nombreuses photographies qui nous montrent feu Pilsudski, M. Moscicki et tant d'autres, socialistes exilés à Londres ou en Suisse, et plus tard ces mêmes personnalités promues aux honneurs suprêmes. Non, le socialisme, la révolte de ces fils de la szlachta et de leurs compagnons d'armes bourgeois et autres, n'a jamais été autre chose qu'un moyen pour combattre les trois empires co-partageants. « *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.* » La liberté et l'indépendance reconquises, la Pologne est revenue à la tradition, à sa tradition qui est catholique et conservatrice dans le meilleur sens de ce mot.

Certes, elle s'est reconstituée sous le signe du socialisme. Telle était la mode en 1918-19. Mais quel socialisme et quels socialistes! Nous connaissons Pilsudski et M. Moscicki. Il nous tarde de présenter feu Ignacy Daszynski et M. Moraczewski, autres coryphées de la soi-disant Internationale, section polonaise. Issus de bonne noblesse, l'un et l'autre, à l'égal de M. Niedzialkowski, leur successeur et le grand homme actuel du socialisme sarmate. Daszynski était patriote avec toute l'ardeur dont sa grande âme était capable. Rien ne prévalait chez lui contre ce sentiment. Moraczewski : l'homme est caractérisé par deux anecdotes. Etant président du Conseil, il signa la loi qui abolit la noblesse et ses titres, armoiries, etc. Mais l'Excellence socialiste signa ladite loi (par habitude, par distraction?) en apposant précisément ses armoiries. Puis, le censeur du régime pilsudskiste, avec lequel M. Moraczewski s'est légèrement brouillé, confisque un article de journal au bout duquel figurait le nom de l'ancien Premier ministre. Depuis lors M. Moraczewski, ou si vous voulez, de Moraczewski, publie des protestations, des lettres ouvertes aux gens en place, mais il ne signe plus que de toutes ses dignités, sans mettre son nom, ce dernier ayant été confisqué par le censeur. Respect à la loi!

Curieux socialistes que ces gentilshommes, pleins de *fantazja*, de tempérament chevaleresque et hardi! Curieux socialistes, bons Polonais et... excellents catholiques. Pilsudski, dont la foi n'a jamais subi de crise et qui a uniquement eu des démêlés avec la discipline ecclésiastique pour un motif, pour le motif typiquement polonais d'un conflit stéréotype entre l'Eglise et ses ouailles

sarmates : pour une histoire de divorce, le grand maréchal a toujours eu la plus profonde vénération pour la Sainte Vierge; il pria avec une ardeur exemplaire, il affirmait à chaque occasion son attachement à l'Eglise. M. Moscicki, Président de la République, est connu pour sa piété; il n'omet aucune occasion de la manifester publiquement. Daszynski, leader en exercice de ses fonctions du P. P. S. (Parti Polonais Socialiste), est mort j'ose dire en odeur de sainteté, muni des sacrements, après s'être confessé à plusieurs reprises et en proclamant hautement sa foi et sa soumission à la volonté de Dieu. L'enterrement de Daszynski fut à la fois une manifestation politique et religieuse. M. Niedzialkowski, neveu d'un évêque, a insisté maintes fois sur le respect que les socialistes polonais portent aux traditions catholiques de leur pays. Ajoutons finalement que les masses qui votent rouge sont, en majorité compacte, croyantes et pratiquantes.

Ayant décrit cette attitude des socialistes envers l'Eglise — tout dernièrement, le *Robotnik* vient d'accentuer encore la volonté d'une collaboration; ce sont là des gestes autrement persuasifs que la fameuse « main tendue » —, nous ne serons aucunement étonnés de constater que les extrémistes de Droite sont également animés d'une vive admiration et d'une fidélité inébranlable pour le Catholicisme. Aucun danger sérieux ne menace en Pologne l'idée chrétienne, même dans les milieux racistes. Là aussi la doctrine de l'Eglise reste en dehors de toute discussion; là aussi les marques extérieures d'hommage expriment les sentiments profonds enracinés dans l'âme polonaise. L'hostilité ouverte des nationaux-socialistes allemands ou bien l'inimitié camouflée que nourrissent à l'égard du christianisme certains milieux fascistes italiens n'existent pas en Pologne, sinon chez quelques énergumènes néo-païens de la *Zadruga* et puis chez les communistes et les Juifs. Ces deux éléments sortent cependant du cadre de la communauté nationale polonaise; ils sont les adversaires décidés, non seulement de l'Eglise, mais aussi de l'Etat.

* * *

C'est donc sous des auspices très favorables que Benoît XV a rétabli en mai 1918, d'abord de manière officieuse, les relations entre la Papauté et le peuple polonais. Des chances magnifiques s'ouvraient devant le plénipotentiaire du Saint-Siège. Le Souverain Pontife avait choisi avec un soin spécial le titulaire d'une mission particulièrement importante. En faisant tomber son choix sur la personne de Mgr Achille Ratti, alors âgé de 61 ans, érudit de renommée européenne, mais nullement expérimenté dans le domaine diplomatique, le Saint-Père souligna qu'il s'agissait en premier lieu d'une enquête, d'une information fondamentale qui incombait surtout à un homme de science.

Mgr Ratti, véritable *uomo universale*, était au courant du passé polonais, comme il savait mille et mille autres choses. Son esprit éminemment curieux avait pris contact avec un pays qu'il savait avoir été le champion de la Chrétienté et un foyer de la civilisation occidentale. Etant encore collégien, il s'était enthousiasmé en lisant le récit des persécutions que les Uniates des Marches polonaises orientales souffraient de la part des autorités russes. Le nom de Pratulín, lieu du martyre d'humbles paysans catholiques qui avaient répudié le schisme, s'inscrivit dans la mémoire du jeune homme. Près d'un demi-siècle plus tard, ce sera ce nom par lequel s'inaugurera la conversation entre l'envoyé du Saint-Siège et l'archevêque de Varsovie. Le professeur au séminaire, le bibliothécaire, le directeur de la Bibliothèque Vaticane a souvent coudoyé des érudits polonais; il s'est documenté sur l'histoire et la géographie polonaises, d'abord par simple faim de connaissances multiples, puis au contact de quelques pro-

blèmes qui le préoccupaient. Mgr Ratti s'intéressait depuis toujours aux églises orientales; il avait étudié les douloureuses expériences entreprises en Pologne et en Russie, l'union de Brzesc (1595), les luttes entre schismatiques et Latins, les avatars des Ruthènes oscillant entre Rome et Moscou. Deux grandes figures de saints l'attiraient : l'un formera plus tard le sujet d'une encyclique (*Ecclesiam Dei*, du 12 novembre 1923), c'est saint Josaphat Kuncewicz, l'autre sera élevé sur les autels en 1938, c'est saint André Bobola. Morts dans les tourments pour avoir préconisé l'union de l'Eglise ruthène, ils apprennent au futur Pasteur suprême que la Pologne remplit en Europe orientale une mission religieuse et civilisatrice et qu'elle le fait sans ménager le sang de ses meilleurs fils. Mgr Ratti ne néglige pas non plus de s'informer sur l'état présent des terres sarmates. Il cultive des relations avec quelques historiens polonais, parmi lesquels feu Stanislas Smolka, fils de l'ancien Président du *Reichsrat* autrichien, occupe une place de faveur. Ce seront eux qui aideront le nonce apostolique à exécuter son projet d'une Université catholique polonaise.

Arrivé à Varsovie, Mgr Ratti n'aura qu'à comparer à une réalité vécue l'image qu'il s'était faite de la Pologne d'après les livres et les récits. Conscientieux et impossible à influencer, il parcourut d'un bout à l'autre le pays où il fut d'abord accrédité comme visiteur apostolique. Les susceptibilités diplomatiques allemandes une fois écartées, par suite des événements de novembre 1918, Benoît XV n'hésita plus à reconnaître *de jure* la République de Pilsudski. Mgr Ratti fut nommé nonce, le premier qui portait ce titre à Varsovie, après une interruption de cent vingt-quatre ans. En même temps, il fut consacré évêque. La cérémonie se déroula dans la capitale polonaise, en présence du maréchal-chef de l'Etat, du gouvernement et des membres de la Législative. Mgr Kakowski conféra la succession des apôtres à celui qui devait monter, trois années plus tard, sur le trône de Saint-Pierre. Devenu Pie XI, Achille Ratti n'a jamais oublié ni son consacrateur, ni le pays où il avait été revêtu de la dignité épiscopale. Une amitié cordiale s'établit entre le métropolitain de Varsovie et le nonce. Les fruits ne s'en firent pas attendre.

Mis au courant de toutes les affaires ecclésiastiques et politiques par l'observateur impartial et pondéré qu'était l'archevêque Kakowski, Mgr Ratti disposait d'une source pure et sûre d'informations sincères. Il en avait grandement besoin, car l'atmosphère polonaise des premiers temps d'après-guerre était dangereusement envenimée. Nous avons relevé les bonnes dispositions qui régnaient envers l'Eglise; elles n'empêchaient pourtant pas les différents camps politiques de vouloir s'arroger le monopole de la « bonne pensée », d'insinuer au représentant du Saint-Siège que, seul, tel ou tel groupement incarnait l'orthodoxie catholique et que les autres étaient atteints d'hérésie, d'anticléricalisme, sinon du virus bolcheviste. Même certains membres du clergé et un évêque dont l'esprit supérieur était tristement aveuglé par les passions partisans tendirent à exploiter pour des buts trop humains l'immense prestige du Pontife romain.

Mgr Ratti écouta poliment ses innombrables interlocuteurs, les plaintes et les complaints, les propositions et même — hélas — les dénonciations; puis il consulta sa propre raison lumineuse et les avis toujours judicieux de son incomparable secrétaire, l'abbé Pellegrinetti, aujourd'hui cardinal. Il échangea son opinion avec Mgr Kakowski, puis il adressa au Pape et au secrétaire d'Etat les rapports qui s'imposaient. Le savant bibliothécaire improvisé diplomate discernait fort bien qu'il s'agissait de deux problèmes primordiaux : ne pas compromettre l'Eglise avec aucune fraction politique et sauvegarder les bonnes intentions que tous les groupements avaient, ou affectaient d'avoir, envers le catholicisme. D'autres questions venaient s'ajouter à ce pro-



Cette reproduction en noir et blanc ne donne qu'une faible idée du superbe tableau en couleurs, format 30 × 40, édité pour vous par les Usines du Superchocolat « Jacques ». Vous obtiendrez ce magnifique

portrait de la tant regrettée Reine Astrid chez votre fournisseur habituel de Superchocolat, aux mêmes conditions que le portrait de S. M. le Roi Léopold III.

LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS



DEVROYE FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

DEUX NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

TRADUCTIONS NOUVELLES — TYPOGRAPHIE NOUVELLE

Le Petit Missel Quotidien

TRÈS PORTATIF (1100 pages) et PRATIQUE
TRÈS COMPLET (toutes les messes expliquées et
illustrées)
TRÈS BON MARCHÉ (depuis 20 francs)

Le Missel Vespéral Romain

Universellement répandu (15^e édition), entièrement
renouvelé dans sa forme et dans son fond. Reste le
missel le plus parfait (latin-français), avec explica-
tions et gravures.

LES MISSELS DE DOM LEFEBVRE EXISTENT EN SEPT LANGUES
ET SONT RÉPANDUS DANS LE MONDE ENTIER

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES CATHOLIQUES

gramme : l'intervention très délicate en faveur des Uniates, le rôle de l'Eglise au milieu des rivalités nationales polono-allemandes, polono-ukrainiennes, polono-lithuaniennes et polono-tchèques; la codification du statut de l'Eglise dans la Pologne ressuscitée, c'est-à-dire la conclusion d'un concordat et la sauvegarde des principes chrétiens dans la législation de l'Etat renouvelé. Chacune de ces tâches pouvait conduire à un insuccès cuisant; le terrain sur lequel se mouvait Mgr Ratti était singulièrement dangereux. Il avait surtout à redouter la susceptibilité malade de communautés et d'hommes fraîchement rendus à une vie nationale indépendante, méfiants, aigris, présomptueux et flairant partout la trahison et la mauvaise volonté de leurs ennemis éternels. Il devait en outre compter avec ce vice national sarmate, les haines partisans.

L'historien qui ne veut pas être panégyriste constatera que Mgr Ratti a glorieusement réussi en tout, sauf dans sa mission de médiateur en Silésie. Pourtant, même ces derniers incidents qui ont assombri la fin de la nonciature du futur Pie XI ont démontré les qualités extraordinaires de cœur et d'intellect dont il était pourvu et ils ont été jugés bientôt avec plus de sérénité par les deux camps opposés, les Polonais et les Allemands, qui se croyaient lésés chacun par l'arbitre trop impartial qu'était le délégué du Saint-Siège.

* * *

Jusqu'à la fin de 1920, où la campagne plébiscitaire en Silésie faillit anéantir tout ce que Mgr Ratti avait accompli en plus de deux années de labeur assidu, l'envoyé de Benoît XV fut heureux dans toutes ses démarches. Les premiers mois de son séjour en Pologne se passèrent encore sous le signe de l'occupation allemande. Il sut ménager la chèvre et le chou, de sorte qu'il traversa la période des gouverneurs généraux germaniques, sans entrer en conflit avec ces peu commodes seigneurs de la guerre et sans froisser les Sarmates impatientes de recouvrer leur liberté. L'entente du visiteur apostolique et des Polonais, tant prêtres que laïcs, s'opéra sur le terrain religieux. Croyants fervents eux-mêmes, ils furent frappés par la foi vibrante et agissante de Mgr Ratti. Tantôt ils le voyaient porteur du Très Saint-Sacrement, conduire la procession de la Fête-Dieu, et lui était édifié par l'attitude pleine de révérence des foules; tantôt un petit noyau de jeunes gens qui servaient la messe au délégué du Saint-Siège répandaient dans le public l'impression de sainteté qui se dégageait du visiteur apostolique. On rencontrait Mgr Ratti dans les lieux de pèlerinage, agenouillé pendant deux heures dans la neige de la *Jasna Góra*, à Czestochowa, qui est le Lourdes polonais, ou bien cherchant et retrouvant en Pologne orientale les souvenirs des martyrs uniates. Evêques et théologiens s'étonnaient de la grande science de Mgr Ratti auquel nul problème dogmatique ou juridique ne semblait être étranger. Enfin, les Polonais, gens sociables et gais, appréciaient la façon affable dont usait leur hôte envers les puissants de ce monde et envers les humbles.

Beaucoup d'anecdotes circulent à ce sujet dans la société polonaise. Un jour Mgr Ratti rendit visite à un aristocrate polonais. Ce dernier n'était pas matinal (tandis que le futur Pape se levait chaque jour à 6 heures). Très patient, le prélat se fait conduire au jardin, ouvre son bréviaire et s'assoit. Les heures s'écoulent. Puis le haut et puissant seigneur une fois levé, la valetaille se souvient de l'étranger. M. le comte se confond en excuses, mais Mgr Ratti le tranquillise : « Mieux vaut tard que jamais ». Le futur Pie XI s'entretenait volontiers avec des hommes appartenant aux milieux les plus divers. Il aimait la conversation de son coiffeur attitré, M. Brodzki, brave bourgeois de Varsovie qui lui apportait les échos de la voix du peuple. Le

Pape garda le souvenir de son « figaro ». Longtemps après, Pie XI reçut un jour un groupe de pèlerins. L'audience touchait à sa fin; soudain le Souverain Pontife fit demi-tour, suivi par tout le brillant cortège de sa cour. Et les assistants entendirent le Saint-Père prononcer quelques paroles en une langue incompréhensible. Il avait repêché de son regard scrutateur le coiffeur de Varsovie et le salua en polonais, puis il l'embrassa et lui caressa la tête.

Anciens présidents du Conseil, anciens enfants de chœur, anciens coiffeurs : tous les Polonais qui ont croisé le chemin de Mgr Ratti l'ont aimé et vénéré. Les sentiments qu'il inspirait pourchassaient le ressentiment que certains catholiques de marque nourrissaient envers celui qui, le cas échéant, savait également être sévère et incisif. Le moment de faire acte d'autorité vint après que la Pologne eut retrouvé son indépendance. Les ennemis de Pilsudski s'efforçaient de lui opposer une coalition « nationale » qu'ils pensaient placer sous l'enseigne catholique. Mgr Ratti se refusa à cette manœuvre. Tout d'abord par principe, puis parce qu'il estimait hautement le chef de l'Etat polonais. Les deux hommes se plaisaient réciproquement, ils eurent des entretiens fréquents. Ceux de janvier 1920 sont restés mémorables. Mgr Ratti accompagna alors Pilsudski lors du voyage que le maréchal fit à Wilno, qui à cette époque était disputée entre la Pologne et la Lithuanie. Peu de jours avant sa mort, Pie XI rappela à un interlocuteur polonais les heures inoubliables que lui, le nonce, avait vécues auprès de l'homme providentiel de la Pologne. Aux adversaires de Pilsudski, prêtres ou laïcs, Mgr Ratti conseillait la réserve, le calme, et si cela ne suffisait pas, il leur ordonnait de ne pas mêler à leurs haines la cause sacrée de l'Eglise.

La collaboration du maréchal et du nonce atteignit son apogée aux semaines tragiques de l'invasion bolcheviste. Août 1920 : la Pologne est aux abois. Condamnée par l'opinion publique occidentale, délaissée par l'Angleterre, par l'Italie et par la France légale, assaillie dans le dos par la Tchécoslovaquie de M. Benès, exposée à une attaque sournoise de l'Allemagne de Weimar, le pays submergé par les hordes soviétiques ne compte comme amis que la France réelle de Foch et de Weygand, la chevaleresque Hongrie et... le Saint-Siège. Les Russes sont à 20 kilomètres de Varsovie. A ce moment, l'honorable corps diplomatique n'a d'autre souci que d'ennuyer le gouvernement polonais par des demandes importunes : les moyens de locomotion les plus commodes seront-ils à la disposition des Excellences et de leurs suites? Les ministres polonais ne voudraient-ils pas décamper pour s'installer ailleurs, à Poznan par exemple, pour ne pas obliger les diplomates à rester trop près du champ de bataille? Un seul diplomate ne fait pas chorus avec ses collègues. C'est Mgr Ratti. Celui-là, qui n'aurait rien de bon à augurer d'un contact avec les bolchevistes, déclare vouloir rester à Varsovie, adienne que pourra. Il prêche du courage au gouvernement polonais, il soutient Pilsudski dans son œuvre de redressement moral et il est, avec le maréchal et avec le général Weygand, l'un des trois grands artisans du « Miracle de la Vistule ». Lorsque, le 15 août, les bataillons polonais rejettent les Russes à Radzymin, aux portes de la capitale, Mgr Ratti peut revendiquer sa part au triomphe de la civilisation chrétienne.

Les Polonais surent gré au nonce de son appui courageux en redoublant leur affection envers sa personne et envers l'Eglise. L'atmosphère ainsi créée facilita puissamment les pourparlers en vue d'un concordat, qui s'engagèrent la paix une fois conclue. Le modeste appartement de la rue *Ksiazeca* où Mgr Ratti habitait au n° 21, dans la demeure de Mgr Brziewicz, fut pendant plusieurs mois le centre politique le plus influent à côté du palais du Belvédère, où siégeait le maréchal Pilsudski.

La question de la Galicie orientale devenait d'une actualité troublante. Mgr Szeptycki, qui était à la fois le chef spirituel et temporel des Ruthènes, donnait du fil à retordre à l'administration polonaise. L'intervention du nonce était indispensable pour éviter un éclat funeste au prestige de l'Eglise et aux intérêts de l'Etat. En outre, le plébiscite approchait en Silésie. L'archevêque uniate de Lwów se prêta, après quelques péripéties dramatiques, à un arrangement; il se rendit à Rome et resta absent de son diocèse jusqu'en 1923. Mais en Silésie, toute la bonne volonté, toute l'habileté et toute la compétence de Mgr Ratti n'aboutirent qu'à un échec.

Le nonce inspecta à trois reprises le terrain de la lutte germano-polonaise. Il s'empessa de prêcher la charité chrétienne et la réticence. Mais le cardinal Bertram, évêque de Breslau, imita son prédécesseur le cardinal Kopp et donna à fond dans l'agitation en faveur du Reich. Les prêtres polonais ne se laissèrent pas défendre de s'engager pour leur cause nationale. Ordres et mandements de Mgr Ratti demeurèrent sans effet. Les deux partis l'accusaient chacun de soutenir l'adversaire. Puis, ce fut le scandale, sans que le délégué du Saint-Siège ait eu à cela la moindre responsabilité. A peine rentré de son troisième voyage en Silésie, Mgr Ratti fut surpris par la publication d'une lettre pastorale du cardinal Bertram dans laquelle l'évêque de Breslau interdisait à son clergé toute participation à la propagande plébiscitaire. De fait, cela se dressait uniquement contre les Polonais. Ceux-ci en furent mortifiés et indignés; ils suspectèrent le nonce d'avoir trempé dans cette intrigue. Mgr Ratti, qui aurait pu parler, — et qui a parlé très nettement, plusieurs années plus tard, quand il était devenu Pie XI; il ne voulait pas laisser subsister une légende nuisible à sa renommée, — se tut par discipline ecclésiastique, par respect de la dignité cardinalice et pour ne pas empirer le mal. Mais il supporta avec une très vive douleur les attaques dont il fut immédiatement l'objet dans cette Pologne qu'il chérissait et qui l'avait aimé jusqu'à cette date. Députés et sénateurs, ministres et journalistes le comblèrent de reproches. Cette campagne ne désarma pas même après la décision qu'apporta le plébiscite de mars 1921. Benoît XV jugea donc opportun de rappeler le nonce auquel il n'avait à décerner que des louanges, mais qui était méconnu par l'opinion publique polonaise mal informée. On sait le reste. Quittant Varsovie le 4 juin 1921, Mgr Ratti ne fit que passer par l'Archevêché de Milan avant de ceindre la tiare. La Pologne officielle et inofficielle lui fit des adieux corrects, sans plus.

Mais le revirement se fit promptement. Quelques mois suffirent pour assurer le triomphe de la vérité. Les Polonais se repentirent d'avoir été ingrats envers un ami généreux qui ne leur en voulait guère de leur ire patriotique. Mgr Ratti connut et aima le tempérament fougueux polonais; il le comprit en fonction de l'histoire pathétique d'une nation longtemps opprimée. Nonce, il était allé voir les géôles de la citadelle de Varsovie, les tombeaux des martyrs exécutés par les Russes, les prisons par où tout ce que la Pologne avait de grand et de noble avait dû passer. Ce fut avec joie qu'il apprit par ses amis polonais, dont le cardinal Kakowski était demeuré le plus zélé, que tout malentendu avait disparu. En signe de réparation, comme sorte d'amende honorable, le gouvernement de M. Ponikowski offrit au cardinal Ratti, archevêque de Milan, la plus haute distinction du pays, l'Aigle Blanc. Le décret, signé par Pilsudski, est de janvier 1922. Il fut remis, ensemble avec les insignes de l'ordre, quelques jours avant le décès de Benoît XV. La lettre de remerciements est déjà signée de Pie XI. Le cas est sans précédent: car le Pape n'accepte aucune décoration. Le Souverain Pontife aurait pu se dispenser d'un geste de gratitude pour répondre à une distinction faite au cardinal Ratti. Le Pape profita cependant volontiers de l'occasion

pour dire à ses chers Polonais que tout était arrangé, que tout était pour le mieux.

* * *

Un autre acte de la Pologne officielle avait précédé cette lettre pontificale. Avant leur départ pour le Conclave, les cardinaux polonais Dalbor et Kakowski eurent un entretien avec le Premier ministre Ponikowski qui leur exprima le vif désir de Pilsudski de voir tomber les suffrages du Sacré Collège sur la personne du cardinal Ratti. Nous savons de source sûre que l'activité des deux Eminences polonaises a fortement contribué à l'élévation au trône de Pie XI. Ainsi la mission accomplie à Varsovie a préparé la voie au mémorable règne du défunt Souverain Pontife.

Pour les Sarmates, il fut d'emblée, et il le demeurera, le « Pape polonais ». Il n'a pas démenti sa bienveillance pour les défenseurs de l'*Antemurale Christianitatis*. Tout Polonais fut accueilli par le Saint-Père avec une sympathie particulière. Il continua à suivre de près les affaires de Pologne. C'est avec joie qu'il approuva le Concordat de 1925, dont il avait lui-même élaboré les grandes lignes et posé les bases. Il témoigna aux trop impétueux descendants de Sobieski combien leur suspicion était injuste, en nommant le plus rapidement possible un administrateur de la Silésie récupérée. Ce prélat s'appelait Mgr Hlond et il est aujourd'hui le Primat très digne de la Pologne. Pie XI veilla de loin sur le maintien de la situation avantageuse du catholicisme polonais. Il protégea l'Action Catholique, qui se développa magnifiquement, sous la haute direction du cardinal Hlond; il s'intéressa à l'Université de Lublin; il s'inquiéta de l'offensive des sans-Dieu, qui tentèrent de célébrer leur congrès à Varsovie. « Vous êtes les champions de la Foi, dit-il au cardinal Hlond, dans ce rôle, vous serez également les meilleurs champions de la Pologne. »

Que ce fût un événement aussi remarquable que le Synode de l'Episcopat polonais en 1937 et la législation ecclésiastique qu'il élaborait, que ce fût l'interminable conflit des Latins et des Uniates en Pologne du Sud-Est et de l'Est, où l'intervention du nonce Mgr Cortesi fut l'un des derniers actes politico-religieux du regretté Pontife, que ce fût un grand mariage dans la société de Varsovie ou une manifestation réjouissante de sympathie pour l'Eglise, publiée dans un organe nullement catholique, que ce fût la canonisation d'un saint polonais, la publication d'un ouvrage important sur le passé polonais ou enfin la conversion d'un juriconsulte israélite de Cracovie, homme de loi de notoriété universelle: Pie XI s'y intéressa et trouva toujours un mot, une parole, la juste parole pour encourager, pour reconforter dans la Foi et pour professer son sentiment envers la Pologne.

Son stage à Varsovie aura été une étape essentielle de son ascension, la Pologne occupera dans son Pontificat une place de premier plan: quant aux Polonais, son nom restera inscrit dans leur histoire, et, ce qui plus est, dans leur cœur. Hommes politiques et érudits tombent d'accord avec les simples pour penser que ce Pape a réellement compris leur langue qui, le poète Slowacki ne l'a-t-il pas assuré dans des vers célèbres, est aussi le parler des anges.

O. FORST DE BATTAGLIA.



En quelques lignes...

Louis Jouvét

J'ai eu l'occasion, tout récemment, de réentendre, par le truchement des ondes, le comédien Louis Jouvét dans le rôle du Docteur Knock. Quelle autorité! quelle force! quelle sincérité où s'embusque la ruse! L'écran a popularisé ce visage osseux, tout en saillies et lignes obliques, avec des recoins et des perspectives fuyantes pour le rêve. Mais Louis Jouvét, qui vient de publier, pour la Collection « Choses et Gens de théâtre », les *Réflexions du Comédien*, demeure fidèle, malgré les sunlights et les gros cachets, aux tréteaux où l'initia Jacques Copeau, ce maître.

Jouvét a raconté lui-même comment, le démon du théâtre lui ayant mordu le cœur, il décida d'interrompre des études qui l'eussent conduit, quelque jour, quelque part, entre les deux boccas — le rouge, le vert — d'une pharmacie de province. La rencontre avec Copeau fut l'événement décisif. Le jeune garçon, à qui l'on avait confié des bouts de rôle au théâtre des Arts ou au Châtelet, allait interpréter, dans un mouvement tout neuf, Molière et Shakespeare. Au lendemain de la guerre, le Vieux-Colombier repartit pour de glorieuses destinées. Qui-conque n'a pas applaudi la troupe de Copeau n'a pas goûté à l'une des promesses les plus splendides de l'émotion d'art.

A la tête de la Comédie des Champs-Élysées (et il faut déplorer que cette scène soit, aujourd'hui, tristement désertée), Jouvét allait révéler des dons de directeur qui ne le cèdent en rien à ses qualités d'interprète. Après le Jules Romains de *Knock*, Giraudoux lui doit ses plus sûrs triomphes. Nul comédien n'était préparé comme le Mercure d'*Amphitryon* à cette tâche entre toutes délicate de faire revivre, pour le public contemporain, les types et les mythes grecs. Il ne s'agit plus d'antiquité-bouffe, à la Meilhac-Halévy-Offenbach. Le texte de Giraudoux est une féerie spirituelle. Jouvét lui prêtait vie, avec « cette diction saccadée, cette bouche charnue, souvent ouverte comme celle d'un poisson échoué sur le radeau de la scène » (Brasillach *dit*).

Il faut lire les *Réflexions du Comédien*. Molière eût souscrit à la plupart des formules. Comme celle-ci, qui clôt le livre : « Être professionnel, c'est être authentique. C'est la seule façon d'être vrai, de posséder et de pratiquer une vertu de vérité. Car rien ne compte que ce qui est vrai, c'est-à-dire qui a une attache, un lien, une racine; rien ne compte que ce qui est sincère. »

L'année Cézanne

1939 n'est pas une année creuse, qui peut mettre à son tableau des commémorations officielles le tricentenaire de Racine et le centenaire de Cézanne.

Sur le peintre aixois l'unanimité de l'admiration semble s'être faite, enfin. Nous assistons à une sorte de furieuse revanche. Mais comme le dépouillement des jugements et témoignages « contemporains » est, à distance, significatif!

Les littérateurs furent encore les moins sévères... ou les plus clairvoyants. Bien que Zola lui-même ait écrit, en 1861 : « Paul (Cézanne) peut avoir le génie d'un grand peintre : il n'aura jamais le génie de le devenir. » Une vingtaine d'années plus tard, le romancier des *Rougon-Macquart* revient à la charge : « Les impressionnistes... restent inférieurs à l'œuvre qu'ils tentent : ils bégayent sans pouvoir trouver le mot. » Par contre, J.-K.

Huysmans, cinq ans après qu'il avait écrit à Pissarro une lettre où il considérait Cézanne comme « le type de l'impressionnisme non abouti », admet volontiers, dans un article de la *Cravache*, que, plus que Manet, le maître d'Aix, « ce peintre trop oublié, contribue au mouvement impressionniste. »

Mais, en regard de ces opinions moins sévères, que de hottées d'injures! Ceux qui détenaient le sceptre de la critique d'art (comme on dit) se montrent malveillants jusqu'à la grossièreté. Mortier, dans le *Figaro*, parle d'un « M. Sesame (*sic*) » à qui l'on a fort bien fait de refuser une toile représentant deux pieds de cochon en croix. Dans l'*Artiste*, un certain de Montifaud s'exprima ainsi : « M. Cézanne n'apparaît plus que comme une espèce de fou agité, en peignant, du *delirium tremens*. » D'Albert Wolff, toujours dans le *Figaro* : « L'absence de toute éducation artistique lui défend à jamais de franchir le fossé profond qui sépare une tentative d'une œuvre d'art. »

Cependant, quelques mois après ce jugement d'une imbécillité péremptoire, Georges Rivière publiait, dans l'*Impressionniste*, ces lignes vengeresses : « L'artiste le plus attaqué, le plus maltraité depuis quinze ans par la presse et le public, c'est M. Cézanne. Il n'est pas d'épithète outrageuse qu'on accole à son nom, et ses œuvres ont obtenu un succès de fou rire qui dure encore... Pour ma part, je ne connais point de peinture qui porte moins à rire que celle-là... M. Cézanne est un peintre et un grand peintre. Ceux qui n'ont jamais tenu une brosse ou un crayon ont dit qu'il ne savait pas dessiner, et ils lui ont reproché des imperfections qui ne sont qu'un raffinement obtenu par une science énorme. »

Enfin, et pour ne pas allonger outre mesure cette rétrospective des opinions injustes et des rares encouragements, signalons qu'en 1906 encore, Max Nordau, dont l'avis n'est certes pas négligeable, pouvait imprimer, dans *Von Kunst und Kuenslern* : « Cézanne... se classe définitivement parmi les vaincus. »

1939 marque le triomphe de la réhabilitation. Mais serait-il excessif de prétendre que, malgré les panégyristes déchainés, le maître de l'impressionnisme risque de demeurer, pour bien des années encore, un mal compris?...

La sfumata

Il est, tout à la fois, réconfortant et presque insupportable de voir les chroniqueurs et les échetiers à la mode s'emparer des mille et une circonstances du Conclave vatican pour nourrir leur verve quotidienne et la curiosité de leurs lecteurs. Le très grave *Osservatore Romano* a beau mettre les fidèles en garde contre les excès et gauchissements d'une information prématurée : c'est à qui remplira les colonnes des journaux de révélations sensationnelles, de pronostics piquants, d'indiscrétions savoureuses ou ridicules.

On nous a déjà décrit, par le menu, les moindres rites de l'élection. Si le Conclave est, par définition, une assemblée en vase clos, encore rien n'est-il moins respecté que le secret de ses délibérations cardinales. Le moindre plumitif des deux hémisphères sait à quoi s'en tenir sur la plume du bulletin de vote, la longueur du tuyau de ce poêle où brûleront, mélangés à de la paille humide, les papiers enfilés. C'est tout juste si les agences américaines d'actualités parlantes ne proposent pas au Camerlingue d'installer leurs camions dans la Cour Saint-Damase. Et l'on conseille fort à ceux-là qui seront chargés de vérifier la clôture de ne point épargner la poix de torches : faute de quoi, l'histoire du passager clandestin pourrait se reproduire, pour la plus grande confusion des dignitaires du Sacré Collège.

Mais cette vague d'intérêt, fût-il de l'espèce frivole, a quelque chose, on le répète, de confortant pour l'âme catholique. Tandis

que l'élection du Président de la République française n'offre matière qu'aux plaisanteries des chansonniers et aux caricatures de Sennep, le monde entier tourne, en ces jours de Carême venant, les yeux et les cœurs vers Rome éternelle. Parce que se joue, entre soixante vieillards assemblés, le drame de la succession dévolue au Vicaire du Christ, voici que nos cœurs sont étreints d'une indicible angoisse, mêlée d'une radieuse espérance. « *Tu es Pierre et sur cette pierre...* » : la promesse divine va, une fois de plus, se renouveler, rajeunir l'Eglise. L'univers ne s'y trompe pas. Et c'est pourquoi l'on pardonne aux gazetiers de se faire l'écho, non sans quelque gaucherie, d'une immense attente.

La langue primitive de la terre

Dans la dernier numéro, qui vient de paraître, de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, ce périodique si copieux qui fait honneur à la science de chez nous, M. Maurice Leroy dénonce avec raison l'outrecuidante fatuité de ces vulgarisateurs qui, avec la complicité d'un éditeur sans vergogne, inondent le marché de livres tout juste bons à livrer au pilon.

Tel est le cas du volume de 248 pages (in-4°!) qu'un M. Michel Honnorat publie sous le titre aussi modeste que grotesque : *La Tour de Babel et la langue primitive de la terre*. Pour ce linguiste (?) qui n'a garde de s'ignorer, la reconstitution de la langue-mère d'où découleraient toutes les langues parlées dans les cinq parties du monde est une entreprise d'une admirable simplicité. Ne suffit-il pas de rassembler, sur sa table de travail, le plus possible de dictionnaires que l'on feuillettera en vue de trouver, à tel mot d'une langue donnée, des correspondants semblables? Arrivé à ce point de sa démonstration, M. Honnorat s'arrête, comme effrayé des exigences critiques de sa méthode. Et il se corrige, en ces termes choisis : « Si les correspondants ne sont pas semblables, nous pouvons nous contenter de termes un peu ressemblants, voire — tout simplement — « potables »!...

Les échantillons de cette méthode comparative et infaillible sont d'une drôlerie qui suffirait à désarmer un von Wartburg. Corbeau se dit, en copte, *avok*. Or les dictionnaires consultés ne présentent pas de termes analogues. Qu'à cela ne tienne! Que faites-vous du français *avocat*? Et ne voyez-vous pas le lien subtil qui unit à l'étymon copte le mot qui sert à désigner cet homme, tout de noir vêtu, qui parle comme un corbeau?...

On vous jure qu'on n'invente rien. Et M. Honnorat, poussant ses avantages, va jusqu'à rattacher au summérien *Istar* (la déesse de l'amour) le basque *istar*, qui signifie cuisse, belle jambe, pour des raisons qui sont fort familières aux organisateurs des concours de mollets et aux producteurs d'Hollywood.

Ce serait le cas de dire, avec Henry Becque : « Le déluge a raté : il est resté un homme! » Je fais allusion, bien entendu, au lointain ancêtre de M. Honnorat.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Henri JASPAR⁽¹⁾

Réunis une dernière fois autour d'Henri Jaspar, nous avons tous le sentiment que la Belgique a perdu un grand citoyen.

Sa carrière s'était déroulée, pleine de travail et d'œuvres, lorsque, au tournant de la cinquantaine, Henri Jaspar entra dans la vie publique.

Tard venu! Combien il regrettera de n'avoir suivi cette vocation qu'à l'âge où tant d'autres l'ont déjà longuement accomplie! Que de fois se reprochera-t-il de n'avoir pas voué sa jeunesse au service le plus direct et le plus immédiat de son pays!

Tard venu, mais aussitôt maître! Les années politiques d'Henri Jaspar se comptent, dès le début, par une participation gouvernementale.

Une rude tâche l'attend en 1919 comme ministre des Affaires économiques et de la Reconstitution nationale. Du département des Affaires étrangères, entre 1921 et 1924, c'est lui qui oriente la Belgique à travers cette Europe inquiète d'après-guerre qui cherche un ordre nouveau, hélas! sans le trouver. A son poste de commande et dans les grandes Conférences internationales, partout Henri Jaspar œuvre laborieusement, partout il œuvre brillamment.

C'est pourquoi la plus lourde tâche lui serait bientôt réservée. Après l'effort de sept années, la Belgique croyait avoir pansé ses plaies lorsqu'elle vit avec stupeur qu'il s'en ouvrait de nouvelles. Pour présider au redressement nécessaire, il fallait une tête lucide et un bras vigoureux. Le Roi appela Henri Jaspar. Ainsi commença ce gouvernement de cinq ans, de 1926 à 1931, qui, par une faveur exceptionnelle dans notre histoire d'après-guerre, permit à un homme de concevoir un ample dessein, mais surtout de le réaliser largement.

Stabilisation monétaire et restauration financière, tel fut le prélude d'une période de confiance rétablie et d'initiative récompensée, pendant laquelle la Belgique crut avoir retrouvé son souffle d'autrefois.

Politique de grands travaux publics, qui allaient moderniser les bases de nos communications économiques, resserrer entre elles les régions du pays et nous affranchir de pesantes servitudes. Politique sociale, que la prospérité économique permit de rendre progressive et généreuse, ainsi qu'en témoignent les mesures qui furent alors prises en matière d'allocations familiales, de pensions de vieillesse, de chômage et en faveur des anciens combattants.

Politique de défense militaire, où se manifesta le souci qui est devenu aujourd'hui notre angoisse.

Vaste tableau que celui de cette gestion gouvernementale. Mais nous ne pouvons ici que l'entrevoir à peine.

Ce n'était pas fini et lorsque, un peu plus tard, il fallut affronter de nouvelles difficultés, une fois encore Henri Jaspar fut prêt au dévouement. On le vit à la direction des Finances, puis aux Affaires étrangères. Il peinait pour la nation, sans arrière-pensée, et cela suffisait à sa récompense.

Partout où il passa, il grava de la sorte sa trace : esprit de décision, fermeté, sens de la justice, rectitude absolue de geste et de propos, mais partout où il commanda, chacun sut aussi qu'avant tout il voulait servir.

S'il servait avec une telle constance, dans les postes élevés pour

(1) Discours prononcé au nom du Bloc catholique belge, aux funérailles de M. Henri Jaspar, le 18 février 1939.

lesquels il était si bien taillé, s'il éprouvait cette volupté des responsabilités dont il parla souvent, c'est que, plus fidèlement encore, il aimait.

* * *

Nous reverrons longtemps en esprit cet œil scintillant, ces lèvres nerveuses et ce large front tout auréolé de blanc, qui donnaient au visage d'Henri Jaspar une frappe de médaille. Mais nous entendons surtout les accents pathétiques auxquels ce positif, ce réaliste, ce persévérant s'abandonnait aussitôt qu'il sentait passer en lui le frisson d'une grande cause.

Car cette âme vibrait, elle vibrait passionnément, et son effort tendait souvent à refouler les trop vives impulsions du cœur.

Les enfants, les faibles, les humbles, il ne les aime pas seulement dans l'assistance directe des œuvres de bienfaisance et d'éducation; il en nourrissait le souci, un souci de prévoyance souvent poussée jusqu'au détail, dans son action ministérielle.

Le pays! Il l'aima dans l'espérance encore chargée de douleurs des années de la résurrection; il l'aima dans l'énergie d'un effort d'expansion et dans les dures passes où il fallait se priver pour vivre.

Il aime la patrie en son unité, cette unité dont il célébrait le symbole devant la grande voie d'eau qui, entre Wallonie et Flandre, allait opérer une transfusion de vie et de richesse en déversant les eaux de la Meuse dans celles de l'Escaut.

Il l'aima dans son indépendance, dont jamais il n'eût admis qu'elle ne fût pas réelle et effective.

Il aime la Belgique dans sa dignité extérieure, mais aussi dans cette mission particulière qui, des Etats faibles, fait parfois le lien entre les forts. A cette œuvre de conciliation que de fois ne s'est-il attaché avec son inébranlable optimisme, alors que l'on croyait la partie perdue! Il en reste de précieux témoignages, comme cette plume d'or dont la gratitude d'une Conférence fit le symbole d'une belle et d'une bonne action diplomatique.

Oui, Henri Jaspar était un passionné d'idéal.

Nous le vîmes bien en ces grandes assemblées de la jeunesse catholique où son expérience et sa sagesse eussent pu nous apprendre tant de choses, mais où il ne livrait cependant qu'un cri : sa joie de se sentir enlevé, dans un élan de ferveur spirituelle, au dessus de la médiocrité du monde.

C'est là que nous touchons au fond de son âme. Il savait manier et maîtriser les choses, mais c'était en vue de l'homme; il gouvernait les hommes, mais c'était pour les entraîner au delà d'eux-mêmes. La haute ambition spirituelle, la suprême espérance chrétienne illuminaient son action, comme elles ennoblissaient son caractère.

Tous ces traits de la physionomie morale d'Henri Jaspar, nous les avons revus en éclair, voici quelques jours à peine. Alors que sonnait une heure grave, il revenait, plein d'entrain et de jeunesse, prêt à reprendre le fardeau.

Mais il nous traçait, sans le savoir, son dernier portrait. Avant que sa dépouille ne nous quitte, remercions-le de tout ce qu'il a donné à son pays. Remercions-le surtout de s'être donné lui-même, jusqu'à la fin.

GIOVANNI HOYOIS,
Président du Bloc Catholique Belge.

Aux Jardins de l'Infante.

Acante et Sylvie⁽¹⁾

Eléonore de Bergh et son mari vont s'appliquer de concert — car c'est un couple modèle! — à vivre une vie qui, jetée comme à plaisir dans tous les tumultes de cette époque, puisse, elle aussi, défrayer plusieurs tomes d'un roman d'aventures. On ne les suivra pas, ici, dans le détail de péripéties, parfois dramatiques, où la duchesse rivalisa, par moments, avec telles amazones de l'Arioste; mais peut-être ne paraîtra-t-il pas hors de propos d'en dire un peu plus long, sur cette période agitée, que ce Jacques Biroat, lequel, en bon praticien de l'oraison funèbre, brille par sa discrétion plus encore que par son abondance.

A peine éteints les flambeaux d'hyménée, Bouillon, rendossant le harnais, défend Maestricht contre les Espagnols du marquis d'Aytona; il commande l'avant-garde de l'armée franco-hollandaise qui, après la victoire d'Avin, saccage Tirlemont pris d'assaut et menace Louvain; c'est lui qui, en 1637, assiège et prend Bréda.

Maintenant que sa foi nouvelle lui barrait sans espoir les avenues du stadhoudérat naguère entrevu, il cherchait, conjointement avec la duchesse toute-puissante sur son esprit (2), d'autres voies pour leur ambition commune. Ne les trouverait-il point en France?

Jusqu'alors, et bien qu'il gardât un chien de sa chienne à ce Richelieu qui lui infligeait à Sedan la présence d'une garnison royale, il était « demeuré presque étranger (3) » à ce pays. Il avait ignoré la cour. Or, à ce moment, le comte de Soissons, dont le complot contre le Cardinal venait d'avorter et qui fuyait une arrestation, courut se réfugier à Sedan où le couple ducal, très excité lui-même, ne se fit point faute de jeter assidûment de l'huile dans le feu. Aiguillonné par son ardente compagne, M. de Bouillon va fournir une longue carrière de cabaleur et de factieux : c'est en rebelle qu'il s'ouvre l'histoire de France. Il chauffe si bien son hôte qu'il le décide à la révolte, s'y associe dans la vue d'agrandir sa maison, appelle l'Espagne à la rescousse — Eléonore aura toujours le cœur espagnol — et bat le maréchal de Châtillon à la Marfée, où Soissons reste sur le carreau (6 juillet 1641). Mais, la fortune menaçant de tourner, il entre aussitôt en accommodement.

L'accalmie dure peu. Voici qu'éclate, l'année suivante, la conjuration de Cinq-Mars. Le pleutre Gaston, la reine elle-même y ont trempé. Tout frais investi par la confiance royale du commandement de l'armée d'Italie, M. de Bouillon en est « l'âme et l'épée (4) ».

De l'ordre du roi, il est arrêté sans gloire au milieu de ses troupes, à Casale : « Il s'était caché dans le grenier d'un cabaretier, où on le découvrit sous un tas de paille (5) ». Pour un

(1) Voir *Revue catholique* du 17 février 1939.

(2) Voir, sur cet ascendant, les *Mémoires* de Retz et de La Rochefoucauld. Voir aussi les ouvrages déjà mentionnés de Sainte-Aulaire, de Cousin et de Weygand. « C'est un homme — disait de Bouillon le maréchal Fabert — dont la femme est l'âme. » Mazarin jugera de même.

(3) BAZIN, *Histoire de France sous Louis XIII*, t. III.

(4) Au chapitre XVII de son *Cinq-Mars*, Alfred de Vigny nous montre, causant à voix basse avec Monsieur, à la toilette de la Reine, puis dévoilant à la Reine elle-même, complice muette, les plans des conjurés, « un homme d'une taille élevée, assez gros, rouge de visage, et l'œil fixe et hardi » : c'est le duc de Bouillon « l'un des hommes les plus capables et les plus imposants de son temps, le seul même que redoutât réellement le Cardinal-Duc. » Le chapitre XXV du célèbre roman évoque le vieux château de Pierre-Encise.

(5) BAZIN, *loc. cit.*

foudre de guerre, quel étrange panache! On le transfère à Pignerol, puis au château de Pierre-Encise, aux portes de Lyon, qui tient déjà ses complices Cinq-Mars et de Thou. Confronté avec eux, il avoue sans ambages, mais supplie qu'on lui fasse grâce de la vie, « pour l'employer à conserver dans l'Eglise catholique cinq petits enfants que sa mort laisserait à des parents de religion contraire ». Cependant le prince d'Orange intercédait puissamment pour son téméraire neveu, et la duchesse, retranchée dans Sedan, annonçait qu'elle livrerait la place aux Espagnols le jour où son mari serait condamné (1) : on la savait femme de parole.

Le Cardinal céda, non certes par une sensibilité qui le trouvait inaccessible, mais prompt à tirer parti pour sa politique unitaire et niveleuse de l'extrémité mortelle où s'était réduit son agresseur. Le couperet qui décolla des coupables de moindre qualité ne s'abattit donc pas sur la nuque, moins roide à cette heure, de M. de Bouillon? Et comment, je vous le demande, tel garçon de Champagne aux propos subversifs s'aviserait-il jamais de répandre, à son sujet, qu'un jugement de cour ne l'avait blanchi qu'à la considération de sa puissance, puisque, par un expédient auquel — si l'on en pouvait croire des méchants, — notre âge égalitaire n'a point renoncé, on le ménagea jusqu'à lui épargner des juges? Toutefois, l'homme — assez penaud, j'imagine — qui sortit de Pierre-Encise le 5 octobre 1642 différait fort de celui qu'on y avait mené trois mois auparavant : il ne restait du prince-souverain qu'un sujet du Roi. Sedan, qui la valait bien, avait racheté sa tête. A ce prix humiliant, le duc avait obtenu des lettres d'abolition.

Frappée dans son état, déchue de ses rêves, mais délivrée d'affreuses angoisses, Eléonore avait reçu Mazarin dépêché vers elle en messenger et s'était inclinée, comme le lui mandait son mari : elle avait rendu la ville. Fabert gouvernait la place pour Louis XIII, son nouveau maître, depuis le 29 septembre. Ce même jour, à l'entrée des enseignes royales, Isabelle de Nassau, duchesse mère de Bouillon, était morte « de saisissement et sans doute aussi de colère (2) ».

Sauf et libre, Frédéric-Maurice s'était retiré d'abord chez le comte de Roucy, son beau-frère (3), pour y « plaindre son désastre et s'en consoler avec sa femme, ses enfants et ses amis (4). » Mais ils n'étaient pas homme, lui, ni, elle, femmelette à gémir longtemps. Il n'eut plus bientôt, stimulé par elle, d'autre souci que de remonter sur sa bête. Pour l'amener à l'abandon de sa souveraineté, on lui avait promis, en titres comme en domaines, d'amples récompenses qu'il se crut en droit de réclamer, exigeant à leur défaut la restitution de Sedan.

Mais Louis XIII expira sans avoir seulement fait mine de l'entendre, et Mazarin demeura sourd autant que Richelieu : pourquoi se fussent-ils empressés de remettre en selle un *Important* si suspect? Le duc se vit berné, s'impacienta, quitta Paris et fut boudier la Cour, chasser, lire, vaquer même à des affaires domestiques trop négligées, dans sa vicomté de Turenne (Corrèze).

Soudain, en mars 1644, on apprit non sans alarme qu'il était sorti secrètement du royaume avec les siens. Que méditait-il? Craignant quelque anguille sous roche, inquiet surtout de l'empire d'Eléonore sur son mari, Mazarin avisa en hâte de l'événement le maréchal de Turenne qu'il vient de mettre à la tête de l'armée d'Allemagne.

« Je ne doute pas, écrit-il, que vous ne soyez surpris aussi bien que nous l'avons été d'apprendre la sortie hors du royaume

de M^r votre frère avec M^{me} sa femme et MM^{rs} vos neveux. Je vous avoue qu'un tel procédé ne saurait recevoir d'interprétation plausible, et il est vrai que tout le monde le condamne, car je vous puis assurer que les conditions auxquelles la reine avait condescendu lui étaient si avantageuses, soit pour mettre sa réputation à couvert et le purger des procédures qui avaient été faites contre lui au Parlement, soit pour la récompense qu'elle lui avait accordée, soit pour le rang qu'il devait tenir dans le royaume, soit pour la confiance qu'elle voulait prendre en lui et les grands emplois qu'elle voulait lui donner, qu'il devenait par là un des plus riches et des plus puissants seigneurs de France. Cela m'a fait souvenir de ce que je vous ai ouï dire de *l'esprit de madame votre belle-sœur* et m'a fait déplorer le malheur d'un homme de grand mérite, qui s'est voulu perdre de gaieté de cœur et par le caprice d'autrui. Je ne veux point m'étendre sur le sens caché de cette retraite, que vous devinez facilement, pour vous assurer que cela n'a rien diminué de la confiance que la reine a en votre fidélité, qui ne saurait être plus grande (1). »

Assurance que l'on hésite à croire sincère, apparemment toute verbale et diplomatique : elle flatte, elle caresse le chef qui meut à son gré, pour défendre ou pour assaillir, des forces redoutables. Ne semble-t-il pas qu'on pressente le jour où défaudra, comme celle du grand Condé, la fidélité du grand Turenne?

L'inquiétude se dissipa, d'ailleurs : un envoyé d'Urbain VIII était venu proposer au duc le commandement suprême des forces de l'Eglise dans la lutte que menaient les Barberins contre Parme et ses alliés, et M. de Bouillon avait pris le chemin de Rome où, ce pape mort et la paix rétablie, il ne trouva guère l'occasion de déployer ses talents militaires. Il y passa trois années, traité avec la plus grande considération par le Saint-Père qui, en échange des présents pieux et des régals variés dont il le comblait, « envoyait quérir chaque jour pour sa bouche une bouteille de vin de France ». L'auteur anonyme du *Discours sur la vie de Frédéric-Maurice de La Tour d'Auvergne*, à qui l'on doit la révélation de cette innocente œnophilie pontificale, rapporte une autre anecdote, non moins savoureuse, où l'on voit l'arrivisme héréditaire des Bouillons réclamer précocement pour un enfant le bénéfice d'un usage ecclésiastique, alors trop courant et qui ne prête guère à l'apologétique :

« Un jour, le Pape passant devant le palais où nous demeurions, MM^{rs} les princes de Bouillon se mirent à genoux sur un balcon pour recevoir sa bénédiction et, en la recevant, le prince de Sedan lui cria : « Saint-Père, un chapeau pour mon jeune frère! » A quoi il répondit : « Si, si, signor, l'avrete, l'avrete. » Le même soir, il envoya l'archevêque de Ravenne dire à M^r de Bouillon que son fils aîné lui avait demandé un chapeau pour son jeune frère et que, s'il vivait, il pouvait compter que M^r son fils serait le plus jeune des cardinaux qui fussent entrés jusqu'à présent dans le Sacré Collège. »

La pourpre lui vint de bonne heure, en effet, comme son dû, à ce petit Emmanuel-Théodose de La Tour d'Auvergne, paragon de vanité, pourchasseur inlassable d'honneurs et de prébendes, qui, chanoine de Saint-Lambert à quinze ans, sera dix ans après cardinal de Bouillon (2). Quant au général en chef des

(1) CHÉRUEL, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XVI*, t. I. Dans ses *Carnets*, Mazarin « représente la duchesse de Bouillon comme dévouée à l'Espagne, par naissance et par inclination, et capable de pousser son mari à des résolutions extrêmes ».

(2) Il brigua notamment, en 1694, avec l'appui de la France, la succession du prince-évêque de Liège, Jean-Louis d'Elderen, mais échoua contre l'Electeur de Cologne, Joseph-Clément de Bavière, « superficiel, mondain et galant », nous dit Pirenne; « cruellement laid, fort bossu par derrière, un peu par devant », nous dit Saint-Simon. Voir PIRENNE, *Histoire de Belgique*, t. V, pp. 157 et suiv. La Fontaine dédia au cardinal de Bouillon son poème de *la Captivité de Saint-Malc*. C'est pour lui que Bossuet composa son écrit : *Sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Eglise*.

(1) BAZIN et SAINTE-AULAIRE, *loc. cit.* — *Mémoires de BUSSY-RABUTIN*, t. I.

(2) WEYGAND, *loc. cit.*

(3) François de La Rochefoucauld de Roye, comte de Roucy, avait épousé Julienne-Catherine de La Tour d'Auvergne.

(4) *Mémoires de Nicolas Goulas*.

armées papales, il ne rapporta de Rome, outre cette promesse, que « des reliques et des indulgences ». Peut-être avait-il compté, si dévot qu'il fût, sur d'autres butins. Eléonore aussi.

Ils reparurent en France, au bout de ces trois ans, pour revendiquer Sedan de plus belle et se jeter à corps perdu dans l'inextricable imbroglio de la Fronde. Cet homme d'action, voire de coups de main, dont l'âme garde sa pleine verdure, n'est plus très ingambe; la goutte qui le travaille le cloue trop souvent au lit à l'heure du boute-selle; la cour et la ville s'en gaudissent; elle alimentera, tout le long de cette risible épopée, la verve railleuse des triolets à la mode. M^{me} de Bouillon passe de peu la trentaine; elle a huit enfants « qu'elle aime plus que soi-même (1) » et ne s'y arrêtera point; mais tant de grossesses l'ont épanouie sans ternir son éclatante beauté et cette mère Gigogne n'a rien abdiqué de ses ambitions, rien laissé de son ardeur, de sa hardiesse, de son allant; elle continue d'inspirer et de guider son mari.

Plus encore qu'il ne détestait Richelieu, le couple dépossédé prend en haine le faquin de Sicile qui règne à présent sur la Reine et qui s'évertue comme l'autre à courber l'indépendance des plus grands sous la discipline française. Pis encore; ce Mazarin, il le méprise. Avec un fils de France et des princes du sang, avec plusieurs des premiers du royaume, débauchant jusqu'à Turenne, les Bouillons s'unissent, pour l'abattre, aux robes du Parlement, aux bourgeois parisiens, à la canaille elle-même. Ils s'abouchent sans honte avec l'Espagne; ils s'aboucheraient avec le diable.

C'est le 11 janvier 1649 que, soufflés par Gondî, ils jouent des rôles de choix dans une des grandes scènes de la première Fronde. Ce matin-là, dans la grand-chambre du Parlement présidé par Mathieu Molé (2), M. de Bouillon, qui s'appuie sur deux gentilshommes « à cause de ses gouttes », fait son entrée : au cours d'un suprême conciliabule, il s'est résolu, cette nuit même, à sauter le fossé.

Le jeune prince de Conti, M. et M^{me} de Longueville l'ont précédé au Palais, « en pompe et au petit pas », dans un carrosse magnifique « suivi d'une très grande quantité de livrées » — qui écouterons-nous, sinon Retz, maître comédien, étonnant conteur? — Comme il n'ignore pas que Paris doute de lui, — Condé, fidèle encore, est son beau-frère — M. de Longueville vient d'offrir à la compagnie ses services et l'a suppliée « de trouver bon que, pour sûreté de son engagement, il fût logé à l'Hôtel-de-Ville madame sa femme, monsieur son fils et mademoiselle sa fille ».

Après lui, M. de Bouillon sait à merveille le *scenario* convenu. Ayant soutenu fortement cette proposition, il « coula dans son discours qu'il servirait le Parlement avec beaucoup de joie sous les ordres d'un aussi grand prince que M. le prince de Conti ». Il parle ainsi sans rire devant Gondî, lui, le vainqueur de la Marfée, le preneur de Bréda : il se subordonne allégrement à cet avorton gibbeux, aussi méchant que nul : « un zéro qui ne se multipliait que parce qu'il était prince du sang. » Son vœu fut exaucé sur l'heure : il se vit général, avec MM. d'Elbeuf et de la Mothe, sous l'autorité de M. le prince de Conti « généralissime des armées du Roi, sous les ordres du Parlement ».

Déjà la scène s'était déplacée : Eléonore venait à son tour de monter hardiment sur les planches. Sans perdre un instant, le zélé coadjuteur, qui tient les ficelles, était en effet allé quérir ces dames pour les mener en diligence à l'Hôtel de Ville. Il reparut bientôt avec elles. Une multitude effervescente, armée ou sans armes, grouillait en Grève. A la vue des duchesses, son enthousiasme éclata. Ce fut du délire quand M^{me} de Longueville, grosse

au dernier point, et M^{me} de Bouillon, arrondie peut-être elle aussi, majestueuses et souriantes, s'avancèrent à pied, traversèrent lentement la place et montèrent en triomphe à l'Hôtel de Ville. Il nous faut écouter le metteur en scène :

« La petite vérole avait laissé à M^{me} de Longueville tout l'éclat de la beauté, quoiqu'elle eût diminué la beauté; et celle de M^{me} de Bouillon, bien qu'un peu effacée, était toujours très brillante. Imaginez-vous (1), je vous supplie, ces deux personnes sur le perron de l'Hôtel-de-Ville, plus belles, en ce qu'elles paraissaient négligées, quoiqu'elles ne le fussent pas. Elles tenaient chacune un de leurs enfants entre leurs bras, qui étaient beaux comme leurs mères. La Grève était pleine de peuple jusqu'au-dessus des toits; tous les hommes jetaient des cris de joie, toutes les femmes pleuraient de tendresse. Je jetai cinq cents pistoles par les fenêtres de l'Hôtel-de-Ville. » Ce n'était pas de l'argent jeté.

On installa tant bien que mal, dans des pièces mal disposées pour servir de logis, ces otages princiers dont le nombre allait croître, car la romanesque Longueville y donna le jour à « l'enfant de la Fronde » qui reçut au baptême conféré par l'austère Gondî les noms de Charles-Paris; et ce fut l'irréprochable Eléonore qui tint sur les fonts, à Saint-Germain-en-Grève, ce fils de M. de La Rochefoucauld. On ne sait trop si M. de Longueville fut de la fête.

M^{me} de Bouillon s'était lancée dans l'affaire avec plus de feu que son mari, ne se proposant l'un et l'autre que la revanche de leur maison, « la récompense de Sedan », et tout prêts, pour atteindre cette fin, à précipiter la France dans l'anarchie avec ou sans l'aide espagnole. C'est dans son hôtel que s'assemble le conseil nocturne des conjurés. Elle est là; elle chauffe les tièdes, s'emporte contre les pusillanimes, vibre au moindre succès, pleure rageusement les revers et les déconvenues. Un soir de bonnes nouvelles, elle saute au cou de Retz et l'embrasse tendrement. Elle exige, un autre jour, qu'il signe de son sang la promesse de demeurer uni avec son mari contre le Parlement si Turenne, à la tête de son armée, se déclare pour Paris. « Elle me lia le pouce avec de la soie, quoi que son mari pût lui dire, — écrit le coadjuteur, — elle m'en tira du sang avec le bout d'une aiguille, et elle m'en fit signer un billet de cette teneur. » Laissons le texte : M. de Bouillon ne donna point dans cet enfantillage; il jeta au feu le papier.

La paix de Rueil vint clore, au soulagement commun sinon à l'unanime satisfaction, cette épopée digne de Scarron; elle mit un terme, le 1^{er} avril, à la guerre des pots de chambre, — ainsi la nomma, dit-on, le grand Condé — commandée de sa ruelle par un podagre. Le duc s'en tirait avec une amnistie de plus, mais cruellement ulcéré, comme sa femme, de n'avoir obtenu ni la restitution de Sedan, ni aucun des dédommagements auxquels il prétendait (2). Il fut néanmoins à Saint-Germain, où Condé, qu'il s'était acquis, le présenta au roi; où Mazarin lui prodigua, bon apôtre, avec toutes les grâces dont il était coutumier, l'eau bénite de cour.

Mais les choses se gâtèrent derechef : à la Fronde parlementaire succède celle des princes. Condé s'étant brouillé avec le cardinal, celui-ci le fait arrêter au même temps que son frère Conti et Longueville et conduire avec eux à Vincennes (18 janvier 1650). Leurs femmes et leurs enfants sont relégués avec la princesse douairière de Condé à Chantilly. C'est le tocsin. Amis et partisans

(1) Retz s'adressait, croit-on, à M^{me} de Sévigné, son amie.

(2) Ceux-ci n'étaient pas médiocres : l'estimation de Sedan « à un prix certain », le rang promis et dû à sa maison; le gouvernement d'Auvergne pour lui; pour Turenne celui de la Haute et Basse-Alsace avec celui de Philippsbourg, et le commandement de toutes les armées d'Allemagne. Imprudemment peut-être, Mazarin fit la sourde oreille. Voir Cousin, *Madame de Longueville pendant la Fronde*.

(1) Ainsi parle le duc de Bouillon, dans les *Mémoires* du cardinal de Retz.
(2) « Comme il avait été nourri dans les formes du palais, — dit Retz, — tout ce qui était extraordinaire lui était suspect. »

s'égaillent précipitamment : tandis que Mme de Longueville traverse en fugitive la Normandie sans y trouver asile, que La Rochefoucauld se réfugie loin d'elle dans son Poitou, Turenne traite à Stenay avec l'Espagne et Bouillon, gagnant en hâte sa vicomté, lève des troupes en Limousin.

Rejoint en Auvergne par la princesse de Condé qui s'est échappée de Chantilly, il pénètre avec La Rochefoucauld, à la tête de 2.400 hommes, dans la Guyenne à moitié soulevée. Bordeaux est à lui; il s'y maintient, grâce à l'appui que lui prêtent contre le Parlement apeuré les masses factieuses. Attaqué le 5 septembre, il y tient tête à l'armée du maréchal de La Meilleraye, défend vigoureusement les barricades du faubourg de Saint-Surin et résiste jusqu'au 16. La paix se fait le 1^{er} octobre.

Une déclaration royale du 9 mai avait proclamé Bouillon et Turenne « perturbateurs du repos public, rebelles, ennemis de l'Etat et criminels de lèse-majesté au premier chef », les avait privés « de tous leurs honneurs, titres, dignités, charges et pensions » et confisquait tous leurs biens. Mais M. de Bouillon connaissait de longue date cette antienne et n'avait eu garde de s'en émouvoir. Peut-être même, comme le sceptique et souple Sicilien, avait-il souri.

Or, dès Bordeaux rendu, ayant recouvré tout ce que le roi lui avait pris, le criminel de lèse-majesté, La Rochefoucauld et Pierre Lenet ses complices, roulaient moelleusement aux côtés de ce Mazarin, et l'on échangeait force politesses. « Qui aurait cru il y a quinze jours, voire huit, dit soudain l'Eminence, que nous eussions été tous quatre aujourd'hui dans un même carrosse? — Tout arrive en France », répondit l'auteur futur des *Maximes*.

Le Cardinal s'était enfin persuadé qu'avec un factieux de cette trempe il serait expédient de composer : M. de Bouillon n'était-il pas « l'âme du parti » des princes, comme il avait été celle des complots de Soissons et de Cinq-Mars? Il fallait à tout prix le perdre sans rémission ou le gagner; « on ne pourrait — confesse-t-il — rien faire de plus important pour calmer le royaume ». Aussi songeait-il sérieusement, cette fois, à la récompense trop différée de Sedan.

Mais qu'était devenue dans l'entre temps notre Sylvie, puisque c'est d'elle surtout que l'on s'occupe ici? On nous excusera d'avoir gardé pour la bonne bouche ses émouvantes aventures.

Une grossesse avancée l'ayant retenue de prendre le large avec son mari, Eléonore avait pourvu d'abord à la sûreté de sa couvée et l'avait mise hors d'atteinte. Sévèrement internée dans son hôtel et surveillée de près, elle y accoucha du chevalier de Bouillon. Mais cette femme aussi fière que hardie n'était point d'humeur à subir longtemps des geôliers. Elle vint à bout de tromper leur vigilance, passa au milieu d'eux sans être reconnue, descendit dans une cave et, emportant une fillette de sept ans, s'évada par le soupirail. Elle allait rejoindre les siens, lorsque l'enfant prit la variole. Force fut de halter. Parangon des épouses, on la vit ce jour-là modèle des mères. Poursuivie, rattrapée, elle fut saisie à son poste maternel, au chevet qu'elle n'avait point voulu désertier. Saluons-la! On la mit à la Bastille, cependant qu'à travers mille péripéties les siens, traqués par les limiers de Mazarin, réussissaient à gagner Turenne. Elle ne fut élargie que cinq mois après, lors de la reddition de Bordeaux (1).

Le Cardinal fit bien les choses. Il était assurément trop soucieux de la sécurité française pour que la pensée lui vînt de remettre une marche du royaume aux mains d'un récidiviste si dangereux de la rebellion. Mais quel péril à lui faire largesse de titres et de domaines, de rentes et de parchemins? On traita donc, avec un désir de conciliation d'autant plus vif que M. de Bouillon, fidèle

à Condé, son protecteur, manifestait encore par instants quelque velléité de le suivre. Rien ne fut négligé par la reine, ni par son ministre, pour le séduire, se l'attacher, dénouer ses liens avec M. le Prince, assurer et fortifier son ralliement. On ne caressa pas avec moins de zèle sa chère et puissante Egérie.

L'accommodement définitif fut enfin conclu. L'ancien prince de Sedan devenait duc d'Albret et de Château-Thierry, comte d'Evreux et d'Auvergne, obtenait des pensions considérables et, sans souveraineté effective, ce titre de prince, si cher à sa vanité, que le chef de la maison ne transmettrait pas seulement à son aîné, mais qui parerait jusqu'à son frère Turenne.

M. de Bouillon ne frondait plus; satisfait et comblé, il était d'avis sans aucun doute que la France entière dût l'être comme lui. Pleinement réconcilié avec Mazarin qui rêvait déjà, pour sa nièce Marie-Anne Mancini, d'une alliance avec Godefroid-Maurice de La Tour d'Auvergne, héritier présomptif (1), il était au mieux, comme la duchesse elle-même, avec la Reine et prenait dans son conseil une place de jour en jour plus grande, lorsqu'une fièvre continue l'emporta soudain, le 9 août 1652, à Pontoise, sans qu'il eût rempli toute sa destinée. « Cette mort du duc de Bouillon, dit La Rochefoucauld dans ses *Mémoires*, devrait seule guérir les hommes de l'ambition et les dégoûter de tant de plans qu'ils font pour réussir dans leurs grands desseins. L'ambition du duc de Bouillon était soutenue de toutes les qualités qui devaient la rendre heureuse. Il était vaillant et savait parfaitement tous les ordres de la guerre. Il avait une éloquence facile, naturelle, insinuante; son esprit était net, fertile en expédients et capable de démêler les affaires les plus difficiles; son sens était droit, son discernement admirable, et il écoutait les conseils qu'on lui donnait avec douceur, avec attention, et avec un certain égard obligeant dont il faisait valoir les raisons des autres, et semblait en tirer ses conclusions. Cependant de si grands avantages lui furent souvent inutiles par l'opiniâtreté de sa fortune, qui s'opposa presque toujours à sa prudence, et il mourut dans le temps que son mérite et le besoin que la cour avait de lui auraient apparemment surmonté son malheur. »

C'est à la Tacite que le cardinal de Retz juge le défunt, pénétré d'un œil lucide entre tous au cours de douze années communes de cabales, de conjurations et de frondes. Il le tient certes pour « la meilleure tête » d'un parti plutôt pauvre en cervelles; mais il ne se porte point garant d'un génie politique dont l'emploi n'a que trop manqué. « Quoiqu'il eût de très grandes parties, — écrit ce vieux complice, — je doute qu'il ait été aussi capable qu'on l'a cru des grandes choses qu'il n'a jamais faites. » On n'est pas plus rosse; à y bien réfléchir, fut-on souvent plus juste?

Veuve à trente-sept ans (2), Eléonore de Bergh entre dans le silence : elle n'aura plus d'histoire. A Paris, à Sedan, à Turenne, où elle réside tour à tour, elle n'est plus que mère, vouée toute à ses doux et sévères devoirs d'éducatrice. Son œuvre première, à quoi elle s'applique sans relâche, c'est d'allumer et d'entretenir

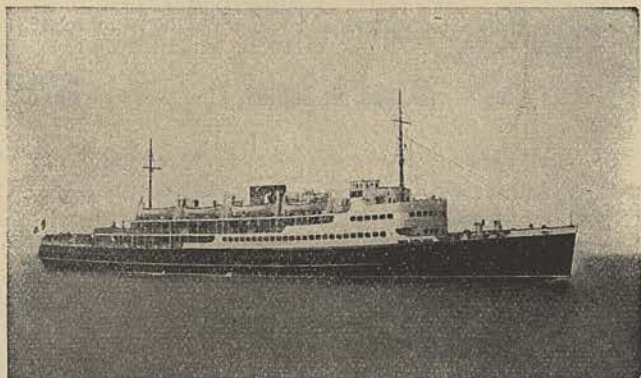
(1) Cette troisième duchesse de Bouillon fut, on s'en souvient, la protectrice et l'amie de La Fontaine, qui entreprit pour elle ses *Contes*, car elle était moins prude qu'Arsinoé. On la soupçonna d'avoir cherché à se défaire de son mari par le poison. Sa comparution solennelle devant la Chambre ardente, présidée par La Reynie, est restée célèbre. Celui-ci lui ayant demandé si elle avait vu le diable chez les sorcières : « Je le vois en ce moment, répondit-elle; il est laid, vieux et déguisé en conseiller d'Etat. » Cette réponse mit en joie la ville et la cour. Les juges eux-mêmes ne boudaient point alors à l'esprit : il n'y virent pas de délit d'audience. C'est la même qui cabala contre Phèdre et faillit faire tomber la pièce.

(2) On ne trouve point la date de sa naissance; mais, sur la foi probablement de Langlade, qui publia en 1692 les *Mémoires* du duc de Bouillon, M^{lle} Droz dit qu'elle avait seize ans quand le duc la vit, au carnaval de 1632. Elle serait donc née au plus tôt en 1615. Ce qui permet d'en douter, c'est que le comte Frédéric de Bergh, son père (1559-1618), marié en 1601, n'eut que deux enfants, dont l'aîné, Albert de Bergh, se maria en 1625; cela suppose, entre son unique sœur et lui-même, une notable différence d'âge. Il ne semble pas, au surplus, que le portrait de Sylvie soit celui d'une jeune fille de seize ans.

(1) SAINTE-AULAIRE, *loc. cit.*

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de noces, etc.

Croisière en Égypte

Admirable voyage de 27 jours. — Du 7 mars au 3 avril.
Organisée par le Pharaonic Khédivial Mail Line, de Marseille
à Marseille : depuis 8.120 francs.

Pâques en Égypte

Du 1^{er} au 17 avril.
17 jours, à bord du « Mohamed Ali El Kebir » (12.500 t.),
sous le patronage de la Fondation Egyptologue « Reine Elissa-
beth ».

Trois programmes.
De Bruxelles à Bruxelles, de 4.160 fr. à 11.230 fr.

Pâques en Grèce et aux Cyclades

Venise — La Riviera Dalmate — La Grèce — l'Archipel des
Cyclades à bord du s.s. « Prince Pierre », du 5 au 17 avril.
De Venise à Venise : de 1.750 fr. à 3.850 fr.
Pour étudiants (nombre de places limité) : 1.350 fr.

Notre Voyage inédit au Sahara

22 jours en autocar de luxe.
de 4.800 fr. à 5.750 fr.

NICE ET LA COTE D'AZUR (voyages collectifs), 11 jours :
1.195 fr.

SÉJOURS A NICE (individuels), 8 jours : 1.250 fr. — 15 jours :
1.700 fr. — 3 semaines : 2.150 fr. — un mois : 2.600 fr.

Tout compris : voyage 2^e classe, pension dans excellent hôtel,
taxes, etc.

Croisière en Méditerranée Orientale

du 1^{er} avril au 22 avril 1939.

Croisière de luxe s'effectuant sur le *Reine Marie* (17.500 t.), paque-
bot spécial de Croisières, qui permettra de visiter les plus belles
escales du Proche-Orient. — Embarquement à Venise.

La Riviera Dalmate, Santorin, Rhodes, Chypre, la Syrie,
Istamboul, Athènes, les Bouches de Kotor.

Prix de Bruxelles à Bruxelles : depuis 4.250 francs.

Prix spécial pour étudiants (nombre de places limité) :
2.950 francs.

Nombreux voyages individuels et collectifs — Côte d'Azur
— Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places —
pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — demi-heure
après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

SOUBRY

Le bon MACARONI

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE”

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

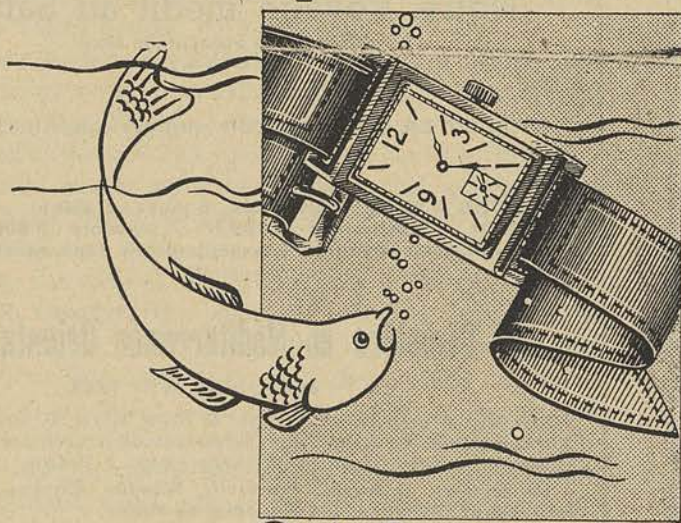
**G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.**

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

L'imperméable



Wyler
incassable

La montre

**préférée
de tous
les sportifs**

dans l'âme de ses enfants la foi dont elle-même est embrasée. L'impérieuse ardeur qu'elle y apporte, l'authentique amour maternel qui lui dicte d'apparentes rigueurs ne peuvent qu'effaroucher les molles convictions à la mode et choquer les consciences libérales : si peu de croyants se sentent encore à son diapason, et qui donc se donnerait le ridicule d'être, comme elle, tout d'une pièce? Pour en juger, il n'est que d'entr'ouvrir son testament et d'écouter cette suprême et solennelle adjuration :

« Je vous commande — dit-elle à ses orphelins — par toute l'autorité que Dieu, la nature et Monseigneur votre Père, et le droit, et la raison me donnent sur vous, de persévérer jusques à la mort dans l'union de l'Eglise catholique. » Elle les renie et les frappe d'anathème si jamais ils s'en séparent : « Et si quelques-uns d'eux venaient à tomber dans ce malheur et qu'après avoir été avertis de se reconnaître, ils persévérassent dans leur obstination, je commande à leurs frères et à leurs sœurs de ne point reconnaître ces perfides comme membres de leur Maison, ayant été si déloyaux à Dieu, à son Eglise, à leur père et à moi. » Sa tendresse passionnée l'entraîne d'ailleurs au delà de l'orthodoxie, car elle s'offre à subir jusqu'au dernier jour les tourments du purgatoire, non point pour sa propre purification, mais pour qu'il plaise à la bonté divine « de retenir ses enfants dans la religion catholique et de leur donner la persévérance finale dans sa grâce (1) ».

Retirée du monde et de la cour, elle précède dans la vie dévote sa belle compagne d'ovation, la belliqueuse et galante Longueville, qui battra sa coulpe d'un long scandale. Ses heures sont réglées : l'office quotidien, la prière et la méditation s'en partagent les meilleures. Parfois, pour vaquer à l'oraison plus librement, elle se réfugie aux grandes Carmélites de Paris, dans l'appartement qu'elle y a obtenu. Elle porte la haire, s'inflige la discipline; elle souhaitait que sa dépouille pût être jetée à la voirie. Sa charité n'est pas moins active que généreuse; non contente de fonder des hôpitaux, elle y sert et soigne de ses mains les indigents malades; pour porter ses dons aux pauvres honteux, elle déguise son rang.

Fidèle toutefois à une chère mémoire, elle s'occupe aussi d'ériger à son mari, dans l'église abbatiale de Saint-Taurin d'Evreux, le tombeau où elle-même ne tardera guère à descendre, puisqu'elle mourut à Paris le 14 juillet 1657, et dont la brute jacobine n'a rien laissé (2).

A cette fille oubliée de notre sol devait échoir une double et rare fortune : après celle d'être chantée dans son avril par un charmant poète de France, celle, plus insigne, d'être louée dans sa tombe par la plus magnifique voix dont ait retenti la chaire française. Cet honneur lui vint le jour où M^{lle} de Bouillon de Château-Thierry (3) prit le voile aux grandes Carmélites, sous le nom de sœur Emilie de la Passion : 8 septembre 1660. C'était M. l'abbé Bossuet qui, devant les deux reines Marie-Thérèse et Anne d'Autriche, prêchait le sermon de vêtue :

« Si vous jetez les yeux sur ceux dont vous tenez la naissance, — dit-il, tourné vers la novice, — que ce soit pour contempler les vertus, que ce soit pour considérer cette conversion admirable, où tous les intérêts politiques cédèrent à la force de la vérité et furent sacrifiés si visiblement à la gloire de la religion, que ce soit pour vous fortifier dans la piété par l'exemple de cette héroïne

chrétienne, qui vous a donné plus que la naissance et qui n'aurait rien désiré avec tant d'ardeur sur la terre que de vous voir aujourd'hui renaître, s'il avait plu à la Providence qu'elle eût été présente à cette action. Mais que dis-je? Elle la voit du plus haut des cieux... Suivez sa dévotion exemplaire et, comme Dieu l'a choisie pour remettre la vraie foi dans votre maison, tâchez d'achever un si grand ouvrage. Vous savez, ma sœur, ce que je veux dire, et quelque illustre que soit cette assemblée, on ne s'aperçoit que trop ce qui lui manque. Dieu veuille que l'année prochaine la compagnie soit complète, que ce grand et invincible courage se laisse vaincre une fois. »

Un frémissement traversait l'auditoire; toutes les lèvres nommaient Turenne. L'achèvement qu'appelait l'orateur traîna quelque peu : catéchisé longuement, acheminé vers l'Eglise par le génie et le cœur de Bossuet lui-même, le glorieux maréchal se convertit enfin en 1668. Sa sœur Charlotte, M^{lle} de Bouillon, n'eut point l'occasion d'en crever de rage : elle était morte depuis six ans.

* * *

Et Tristan? Le second séjour du poète à la Cour de Bruxelles dura deux ans, assez pour qu'à ses yeux se déroulassent en peu de jours, après la pompe funèbre de l'Infante, les cortèges nuptiaux de Sylvie convolant à la barbe d'Acante et d'Acante consolé de Sylvie. En octobre 1634, Gaston d'Orléans rentré en France, fut à Saint-Germain offrir ses hommages au Roi. Feignant une chasse au renard dans la forêt de Soignes, il avait quitté Bruxelles avec quelques gentilshommes, sans prendre congé de la reine mère ni de Madame, et à franc étrier gagné la frontière. On ne le regretta guère en Brabant où, peu après son départ, la situation de ses compatriotes devint difficile. Tristan, fatigué des « tristes loisirs » de l'exil, s'empessa vers Paris. Son premier souci fut de s'assurer les bonnes grâces de Richelieu, en participant au *Sacrifice des Muses* qu'organisait Boisrobert à la gloire du Cardinal : le sonnet qu'il offrit certifiât au « grand Richelieu » que :

*Plus tôt dedans le ciel on verra deux soleils,
Que l'on trouve ici-bas quelqu'un qui vous ressemble.*

Il avait rang déjà parmi les lyriques. Il allait peu après s'élaner sur la scène : en 1636, Mondory joue sa *Mariane*, dont le succès retentissant balance celui du *Cid* et qui reste au répertoire tragique jusqu'au siècle suivant. La pièce parut chez Augustin Coubé, précédée d'une lettre à Mgr le duc d'Orléans : elle annonçait que ce pauvre homme ferait bientôt « des choses plus qu'humaines », car Tristan, court de pécune, ne fut jamais chiche d'hyperboles. Corneille n'entendait pas sans quelque agacement louer son rival, mais il savait se contraindre à la justice et reconnaître que Tristan avait « bien mérité ce beau succès » : peu d'hommages valent celui-là. On a pu saluer en notre hôte un précurseur de Racine.

MAURICE DULLAERT.

(1) BIRSAT, *loc. cit.*

(2) Nous devons ces renseignements à M. Henri Lamiray, lauréat de l'Académie des Inscriptions, et tenons à l'en remercier ici. Il dit encore : « Les sarcophages furent alors exhumés, ouverts à coups de hache, les corps jetés à la fosse commune, non seulement sans respect, mais au milieu des propos grivois et même obscènes de la populace. » Comme chez les rouges d'Espagne : la canaille se répète.

(3) Amélie de La Tour d'Auvergne, née à Maestricht en 1640, décédée en 1696.

Régicides ⁽¹⁾

Staaps

Autant le souvenir du geste de Charlotte Corday est demeuré vivace à travers les âges, autant l'épisode narré dans ce chapitre s'est estompé et est actuellement peu connu, voire ignoré.

L'attentat de Schoenbrunn, dont faillit être victime Napoléon, fut en effet tenu volontairement sous silence par l'Empereur et son entourage. Celui qui voulait dominer le monde tenait à paraître inviolable et toute circonstance pouvant révéler qu'il n'était en somme qu'un simple mortel était aussitôt dissimulée. La relation de cet acte est cependant parvenue jusqu'à nous sous la poussière des archives napoléoniennes. Il éclaire d'un jour spécial l'étude des régicides par l'audace et le jeune âge de son auteur.

Vers la fin de l'an 1809, Napoléon atteint l'apogée de sa gloire : il a instauré une sorte de féodalité impériale, promenant victorieusement les armées françaises sur le continent et bouleversé par son génie militaire la carte de l'Europe, transformant la France en un vaste empire. Il songe à perpétuer sa race, pour assurer la pérennité de son trône, mais tout glorieux, il ne sent pas les « premiers craquements de l'édifice » qui se révèlent dans les révoltes que provoquent en Allemagne surtout ses succès et sa puissance.

« Ce qui donne à la campagne de 1809 son caractère propre, écrit Lacour-Gayet (2), c'est moins la science des combinaisons stratégiques de Napoléon et de l'archiduc Charles, que les diverses manifestations du patriotisme allemand. »

En Saxe, occupée par les Français depuis 1806, les cuisantes défaites infligées par Napoléon aux Allemands à Iéna et à Auerstädt ne sont pas encore oubliées et, ce qui est naturel, marquent d'une empreinte indélébile le cœur des adolescents, qui nourrissent contre Napoléon une haine précoce.

Au centre de la Saxe, à Erfurt, théâtre de la fameuse entrevue de Napoléon et du tsar de Russie, Alexandre I^{er}, qui renouvela l'alliance de Tilsitt, vit un jeune homme de dix-neuf ans à peine : Staaps. Fortement impressionné par ces batailles, ces luttes et ces révoltes, il est possédé par l'idée de délivrer son pays du joug français et cette hantise provoque dans son esprit le déséquilibre qui lui donnera la conviction que lui seul est désigné pour mettre ce dessein à exécution.

L'occasion doit se présenter pour ajouter à cette obsession la décision nette et irréfléchie de rendre la paix à sa patrie en tuant Napoléon.

La voici : au début de 1809, un manifeste est lancé dans toute l'Allemagne par les souverains allemands qui se sentent impuissants à résister à Napoléon ; il est ainsi libellé :

« Soyons Allemands. A partir de ce moment nos arbres généalogiques ne comptent plus pour nous. La régénération de l'Allemagne peut seule produire de nouvelles familles nobles. Entre nous il n'y aura plus d'autre distinction que celle du talent et de l'ardeur avec lesquels nous défendrons la cause sacrée de la patrie. »

Napoléon est l'ennemi de la patrie, il devient l'ennemi de la liberté.

Voilà ce qui détermine Staaps.

Il s'en va, traverse la Saxe, la Bohême, la Moravie, pour

arriver à Schoenbrunn, village situé tout près de Vienne. Napoléon y négocie en ce moment la paix avec les Autrichiens, sur lesquels il vient de remporter la difficile et sanglante victoire de Wagram.

Staaps attend l'occasion propice ; il n'écoute pas les prières de son père qui le supplie de rentrer au foyer : « Reviens près de nous, cher enfant, lui écrivit-il, ton esprit est malade. J'appliquerai un baume sur les plaies de ton cœur qui me sont connues. »

Il se rend chaque matin aux abords du château de Schoenbrunn et remarque que tous les jours vers midi Napoléon passe ses troupes en revue.

Le 12 octobre, Staaps parvient à se faufiler derrière les soldats et, le poignard à la main, s'apprête à accomplir son forfait ; mais son manège avait été remarqué et il est appréhendé avant le passage de Napoléon.

Coincidence ou avertissement, Napoléon conversait quelques instants auparavant dans un salon du château avec le grand maréchal Duroc, l'aide de camp Savary et le duc de Rovigo qui l'avertissait que des gens étaient envoyés de Vienne pour le tuer. Mais Napoléon, n'attachant aucune importance à ces bruits lancés, selon lui, pour le rendre plus coulant dans ses traités, de dire : « Et d'ailleurs, quel est l'homme qui oserait tenter un coup sur moi ? »

— Ma foi, Sire, répliquait le duc de Rovigo, il en est qui en seraient capables ; bien que Votre Majesté échappe toujours aux hasards des combats, sa vie n'en est pas moins dans les mains d'un séide.

— Allons donc, vous êtes fou, personne voudrait mourir ici, et il faudrait y être bien résigné.

— Oui, Sire, mais il ne faut que cela.

— Et si jamais je suis empoisonné, ce ne sera que par Fourneau ou Réchaud (1).

Aussi, apprenant l'attentat manqué, Napoléon tient à interroger lui-même Staaps qu'il considère déjà comme un détraqué et, s'adressant à son premier médecin Corvisart, il lui dit :

— Vous allez voir, docteur, que c'est un malheureux atteint de folie ou d'imbécillité.

Staaps est introduit, son calme et son sang-froid contrastent avec sa physionomie d'adolescent.

Napoléon lui demande pourquoi il a voulu le tuer et Staaps de lui répondre — pénétré de la grandeur de sa mission : « Je voulais procurer la paix à l'Allemagne. L'Allemagne est toute en armes ; la voix de Dieu m'a dit que la mort d'un seul homme pacifierait tout et cet homme c'est... »

— Jeune homme, interromp Napoléon qui ne lui laisse pas le temps d'achever, Dieu ne saurait ordonner un crime... Qui vous a inspiré ce projet ?

— L'amour de mon pays.

— Si je vous faisais grâce, m'en sauriez-vous gré ?

— Je tâcherais de vous tuer plus tard.

— Diable ! réplique Napoléon, il paraît qu'un crime n'est rien pour vous.

— Vous tuer n'est pas un crime ; c'est au contraire un saint devoir.

Ce dialogue échangé entre ce jeune adolescent et celui qui se prétendait le successeur de Charlemagne, en dit long, n'est-ce pas, sur la psychologie du régicide. Amour délirant de son pays, mysticisme et dysharmonie.

Cette idée d'une mission divine à accomplir, nous la retrouvons encore dans la déclaration qu'il fit au président de la Commission

(1) Curieuse singularité dans les noms : « Réchaud » et « Fourneau » étaient les deux premiers maîtres d'hôtel de l'Empereur. Fourneau avait été chef d'office de la maison de Louis XVI et Réchaud maître d'hôtel du duc d'Abrantès.

(1) Voir *Revue Catholique* des 10 et 17 février 1939.

(2) *Les Merveilles de l'Épopée napoléonienne*.

militaire à laquelle il a été livré : « Si j'avais connu tout cela plus tôt (il veut parler de la bonhomie et de la simplicité de l'Empereur), peut-être n'aurais-je pas pris envers Dieu un engagement irrévocable. »

Son mysticisme s'accompagne d'hallucinations : la veille de son exécution n'écrit-il pas à son père : « Encore cette nuit, Dieu m'est apparu : c'était une figure semblable au soleil. Sa voix m'a dit : « Marche en avant, tu réussiras, mais tu périras. »

Le lendemain, 14 octobre 1809, est signé le Traité de Schoenbrunn (connu sous le nom de Paix de Vienne), qui donne à la France les provinces illyriennes; le canon tonne et Staaps remercie Dieu d'avoir fait la paix.

Dans l'après-midi, Napoléon quitte le château de Schoenbrunn pour rentrer en France. Chemin faisant, l'écho d'une décharge de mousqueterie parvient à ses oreilles; il s'arrête et s'informe auprès de son aide de camp. « Staaps vient d'être fusillé », lui est-il répondu.

L'Empereur reste un moment pensif, doublement triste; il songe à la haine dont il est l'objet de la part des peuples vaincus et à la mort du petit Staaps. « Oh! oui, dit-il, je sais, Staaps, cette pauvre victime des sociétés secrètes, dont l'Allemagne est infestée. »

Moins victime des sociétés secrètes, dont il subit peut-être l'influence, que de cette folie mystique du régicide qui lui donnera la crânerie de crier devant le peloton d'exécution : « Vive la Liberté! Vive l'Allemagne! Mort au tyran! »

Staaps s'apparente encore aux régicides classiques par la tranquille béatitude qui semble baigner son âme après l'attentat.

Il est convaincu que la récompense l'attend dans le Ciel « où je serai réuni à l'amie que mon cœur avait choisie », écrit-il à son père. Après sa mort on trouva sur lui le portrait d'une jeune fille et une boucle de cheveux blonds...

Le geste de Staaps produira des effets que ce jeune fanatique ne soupçonne même pas (1).

Caserio.

Le 24 juin 1894, a lieu la visite officielle de l'Exposition de Lyon par le Président de la République Française.

Longtemps souhaitée, la venue du chef de l'Etat dans la troisième ville de France est accueillie avec une joie débordante.

Lyon est en fête; des illuminations répandent dans les rues leur flamboyante gaieté.

Le Président Carnot vient d'assister à un banquet donné en son honneur au Palais du Commerce. Une représentation de gala l'attend au Grand Théâtre. Le cortège présidentiel s'ébranle lentement dans son habituel appareil, et quitte la place Saint-Bonaventure pour emprunter la rue de la République. Il est 9 h. 30 du soir.

Au passage du Président la foule l'acclame avec frénésie, lorsque, brusquement, quittant les rangs des spectateurs, l'Italien Caserio Santo se précipite vers le landau du chef d'Etat. Sans hésiter et avec ostentation il frappe si violemment que la lame de son poignard, longue de 16 centimètres, s'enfonce jusqu'à la garde dans la poitrine de sa victime. « Le coup porté, dira plus tard Caserio, je me suis d'abord rejeté vivement en arrière; puis voyant qu'on ne m'arrêtait pas instantanément et que personne ne semblait avoir compris ce que j'avais fait, je me suis mis à courir en avant de la voiture et en passant à côté des chevaux du Président j'ai crié une fois : « Vive l'anarchie! », cri que les gardiens de la paix ont bien entendu. »

Il précisera lui-même que sa main a touché l'habit du Président, comme « le pouce de Ravillac le pourpoint du Roy ».

Singulière similitude entre les deux crimes, à trois siècles de distance...

Si Caserio cherche un instant à s'enfuir c'est par instinct plus que par réflexion puisqu'il attire l'attention sur lui en criant : « Vive la révolution! » « Vive l'anarchie! »

Les policiers doivent même empêcher la foule de lyncher l'auteur de cet inexplicable attentat auquel succombera, quelques heures après, un président aimé de tous et qui « pendant toute sa vie donna l'exemple des plus belles vertus publiques et privées (1) ».

Comme tous les régicides, Caserio accomplit son forfait au grand jour, d'une façon presque théâtrale.

Il est tout jeune aussi, ce fils d'épileptique, cet « innocent de l'anarchie », comme le qualifie M. Raux.

Enfant, sa pitié est très fervente et dans les processions, où il figure le petit saint Jean, il étonne tous ceux qui le voient par son allure angélique et comme extatique. Plus tard, le petit séraphin d'église — on l'appelait ainsi — abandonne la religion et embrasse avec ardeur les idées les plus avancées de l'anarchie : de mystique religieux il devient mystique anarchiste et son culte pour sa nouvelle religion deviendra bien vite du fanatisme.

Dysharmonique et de volonté faible, incapable de jugement et de comparaison, doué cependant d'une mémoire excellente, il subit la déprimante influence de toute la littérature anarchiste dont il s'imprègne et qui fait germer en lui des sentiments de haine et des idées de vengeance.

Prosélyte de l'anarchie, il est arrêté plusieurs fois en Italie, où il refuse de servir sous les drapeaux et doit quitter le pays.

La lettre qu'il écrivit à sa sœur la veille de sa mort fait allusion « aux derniers moments passés au foyer paternel ».

Le voilà itinérant : il quitte l'Italie, traverse la Suisse, se rend en France, va à Lyon, Montpellier, Avignon, Vienne. Les semaines qu'il passe à l'hôpital de Cette en la compagnie d'autres anarchistes convalescents ont sur lui une influence néfaste définitive.

Il apprend l'exécution des assassins Vaillant et Henri. C'est l'étincelle. Sa haine pour la Société s'accroît encore lorsqu'un boulanger de Cette l'aura congédié. Son parti est pris.

Il attend longtemps l'occasion de l'exécuter et lorsqu'elle se présente par la venue à Lyon du Président Carnot, il ne la laisse pas échapper : il se rend dans cette ville et y accomplit son forfait avec une sauvagerie résolue.

« C'est au cœur que je voulais frapper », a-t-il avoué.

Inutile d'ajouter qu'il n'eut pas de complice.

* * *

— Oui, monsieur, je suis absolument responsable.

— Vous déclarez que vous êtes absolument responsable?

— Oui, monsieur.

Ainsi commence l'interrogatoire de Caserio à l'ouverture des débats. Et il a durant le procès l'attitude « type » des régicides : le calme, le sang-froid, l'indifférence presque, mais il bondit quand on combat ses idées, quand on veut lui voir des complices, ou le considérer comme un fou. La lecture devant la Cour d'assises de son manifeste — une sorte de profession de foi — ne produit pas l'impression qu'il en attendait. En voici quelques passages suggestifs qui montrent son exaltation et son déséquilibre :

« A présent je veux faire une simple explication de mon fait. Je ne demande ici pardon ni pitié, mais seulement je veux vous faire une simple déclaration de mon fait dans le but de faire connaître à mes compagnons ouvriers que je ne suis pas fou, comme beaucoup veulent me faire passer pour un fou... »

» Mais je commençais, dès l'âge de quatorze ans, à connaître

(1) M^e Henri Robert.

(1) Jacques BAINVILLE : Napoléon.

Cette société mal organisée que nous devons à ceux qui ne font rien et consomment et ceux qui produisent ne peuvent pas consommer.

» Nul n'apportait une fortune avec lui à sa naissance.

» Attendu qu'alors nous sommes égaux, nous devrions l'être aussi durant notre vie.

» Tous ceux qui ont produit sont forcés de mourir d'extermination et de misère.

» Etant enfant, j'ai vu de pauvres ouvriers émigrer de leur pays, laissant femme et enfants dans la plus complète misère, pour aller chercher du travail soit au Brésil, soit en Amérique. Alors je me suis dit : Il n'y a pas de patrie pour les pauvres ouvriers. La patrie est seulement pour ceux qui se trouvent bien et ne font rien. Comme les oiseaux qui défendent leurs nids parce qu'ils s'y trouvent bien, voilà comment pour moi la Patrie c'est le monde. »

D'autre part, on a trouvé sur la couverture d'un livre de la prison cette déclaration toute significative de sa mentalité et de son incohérence :

« Voilà pourquoi, à peine arrivé à Cette, j'ai su que la France et la Russie étaient amies; que votre Président et ses collègues avec l'Empereur de Russie avaient commencé à faire des banquets à Paris, tandis que les pauvres mineurs du Nord (?) étaient en grève, ayant des enfants qui demandaient du pain, tandis que gouvernants pensaient à faire des banquets, à boire les meilleurs vins, à manger de bonnes choses, en somme à dépenser des milliers de liras pour de pareils divertissements. »

Depuis plusieurs mois, dit le procès, il avait résolu de faire un coup. Son projet s'était précisé depuis quelques jours, il avait décidé de tuer le Président de la République.

Et c'est précisément sur cette préméditation que s'est basée l'accusation pour déclarer que Caserio devait être reconnu entièrement responsable de son acte et puni de mort. C'est là considérer l'acte seul et non l'être agissant, critère insuffisant pour discerner la responsabilité.

La préméditation n'est autre chose ici que l'emprise irrésistible de l'obsession sur cette volonté débile : il est tenu par l'idée fixe de venger l'humanité, de montrer qu'il sait se sacrifier pour elle et d'entraîner d'autres bras qui se lèveront à leur tour pour délivrer la terre des hommes puissants, des chefs d'Etat et des monarques oppresseurs du peuple. Quelle analogie avec la mentalité de Charlotte Corday, qui veut sauver ses compatriotes en tuant Marat.

Pour Caserio, imbu des idées de l'Internationale, il n'y a pas de frontières séparant les pays; tous les hommes forment une grande famille où doit régner le bien-être, par l'élimination brutale de toute autorité. Voilà ce qui se cache derrière son visage presque enfantin et ce monoïdéisme, ajouté à l'impulsivité du caractère, transforme cette nature d'adolescent et en fait un magnicide...

« Caserio, en tuant le Président Carnot, » écrit le Dr Lacasagne (1), « croit avoir rendu un service aux misérables : il méprise les ouvriers qui n'entrent pas dans le mouvement anarchiste et ne comprennent pas leur véritable destinée. »

En prison, il sait le sort qui lui est réservé et qu'il subira courageusement — puisqu'il a refusé de signer son pourvoi en cassation. Cette attente de la mort fut terrible : tour à tour nerveux, calme, agité, indifférent, puis réagissant avec toute l'énergie de son caractère par vanité et orgueil; il parle énormément — Gorguloff fera de même — il écrit ses pensées comme on le lui demande et on y trouve un étrange mélange de sentiments

de haine contre la Société et de candeur enfantine qui dénote une fois de plus le déséquilibre de sa nature :

« Pour moi, je crois que tous ceux qui sont en prison et qui ont commis un assassinat, pour moi, je les considère comme de pauvres gens malheureux et ne crois pas qu'ils aient mauvais cœur, ni qu'ils soient cruels et féroces, mais que c'est la faute à la Société, mal organisée, qui les a fait devenir assassins!

» Comme moi à présent que je le dis, cela ne vaut pas la peine que je parle ou que j'écrive, non mais c'est mon cœur...

» Je ne puis vous décrire mon cœur qui est si gentil et si bon!

» Mais à présent je ne pouvais plus voir cette infâme Société qui tous les jours fait mourir des centaines de pauvres ouvriers dans la plus noire misère; alors mon cœur fut celui qui a pris le poignard et s'est vengé contre un de ceux qui sont la cause des infamies infinies et d'injustices contre les pauvres ouvriers. »

On ne peut lire sans une réelle émotion la lettre qu'écrivit à sa sœur la veille même de son exécution — elle a été trouvée dans sa cellule après sa mort — cet assassin de 20 ans qui a déchaîné dans le public des sentiments de véhémence colère, celui qui fut applaudi par la foule au moment où sa tête tombait sous le couperet, celui pour qui les hommes furent impitoyables alors que le Président Carnot avait pardonné en déposant sur lui, au moment où il était frappé, un tel regard de bonté que Caserio, le voyant toujours, avoua qu'il n'aurait pas eu le courage de tuer s'il avait surpris ce regard plus tôt :

« Lyon, 15 août 1884.

» Chère Sœur,

» Oh quelle belle journée, la dernière fois que je suis venu à la maison!

» Je t'ai vue accourir à ma rencontre avec ton sourire joyeux pour me donner un baiser de tout cœur; moi, je t'ai embrassée, mais pas avec un sourire aimable, parce que je savais que c'était la dernière fois que je venais à la maison, ma chère maison aimée!

» Que pour le service militaire j'étais forcé de partir et ne plus revenir.

» Je suis resté seulement quelques jours avec toi, et tous les frères; mais un beau soir, notre dîner terminé, j'annonçai mon départ; je n'ai pas voulu dire que c'était la dernière fois, parce la douleur aurait été trop grande pour toi, pour nos frères et la chère mère!

« Oh! quelle triste nuit j'ai passé à la grande pensée que je devais vous abandonner tous; je n'ai pu dormir un seul instant!

» Mais voilà, le matin, j'entends ouvrir la porte de ma chambre; tout de suite, j'ai ouvert les yeux! Je t'ai vue entrer et tu m'as donné le bonjour! Mais moi je n'avais pas la force de te répondre parce que malheureusement je savais que je ne te reverrais plus! Mais toi tu t'es approchée de mon lit, tu m'as mis quelque chose dans la main et tu es partie pour ton travail.

» Je suis resté un peu sans pouvoir parler, et je me suis mis à pleurer comme un enfant; j'ai ouvert la main et je trouvai ce que tu m'avais donné : une lire, et je pensais alors en moi : Ta sœur, qui est si jeune, travaille toute la journée pour la misérable paie de vingt centimes et cependant elle est très contente parce qu'elle aide et soulage un peu la chère mère dans les frais de la maison, et tu t'es privée gentil cœur pour me donner une lire, parce que tu savais que je me trouvais sans argent!

» Ceci, c'est mon dernier écrit, chère sœur, que je puisse t'envoyer et quand tu liras mes dernières paroles écrites, ma tête sera tombée sous la guillotine!

» Ne crois pas ceux qui te diront que je suis un assassin, mais pense que c'est pour un grand idéal que je vais à la mort.

» Aujourd'hui tu es trop jeune, mais il viendra un jour où tu

(1) *L'Assassinat du Président Carnot.*

seras forcée de lutter contre la misère et alors tu sauras pourquoi ton frère est mort!

» Je te salue et reçois un baiser de tout mon cœur, un serrement de mains de ton frère aimé.

« SANTO CASERIO. »

EMMANUEL THIÉBAULD.

(A suivre.)

« Batt' les coqs! »

Quelque part, sur cette ligne « frontalière » dont les contours fantaisistes et inattendus, déconcerteraient le gabelou le plus vigilant. Mais qu'ils soient de France ou de Belgique, qu'ils portent la bande rouge au pantalon ou la capote boutonnée de couleur kaki, les douaniers savent, par une expérience vite apprise, qu'il est vain de vouloir dépister les fraudeurs de toute espèce. Réserveant leur sévérité... et l'espoir des primes pour les magnats de la contrebande, ceux-là qui dissimulent les ballots de tabac dans les flancs blindés de la limousine américaine, ils ont résolu de fermer les yeux sur le trafic quotidien qu'autorise la ligne marquée de croix sur les cartes de la région.

Mais il n'y a pas que la fraude des cigarettes ou des spiritueux. Parce que la loi n'est pas la même en France qu'en Belgique, d'inquiétantes ou naïves tolérances font de cette zone-frontière le paradis du relativisme civique. Tel qui craindrait le pandour du côté gauche de la rue peut parfaitement vous le narguer s'il lui prend fantaisie d'installer sa révolte du côté droit.

On m'avait dit : « Il faut aller voir batt' les coqs »... Je ne suis pas plus cruel qu'un autre. Et, les souvenirs me revenant de certains tracts à prétentions vengeresses de la S. P. D. A. (Société Protectrice des Animaux), je ne me sentais pas très fier de moi dans l'auto qui m'emportait vers le théâtre des opérations.

Nous roulons par des chemins de terre, en bordure d'une forêt qui doit prêter aux contrebandiers le sûr asile de ses sentes perdues. A droite, des « corons » hennuyers et proprets. J'ai déjà fait cette remarque que la frontière belgo-française trace, aussi, une ligne de démarcation entre le royaume de la fameuse « loque à reloqueter » et celui des fenêtres en deuil. Il fait un dimanche frisquet d'hiver qui s'attarde. Aux éclaircies bleu et or de l'heure de la grand'messe a succédé la perturbation cyclonique dont nous menaçait l'I. N. R. Mais, déjà, j'entre dans le « bain », dans l'atmosphère. Car nous avons embarqué, qui doit me servir de cornac, un très authentique « coqu'li ». Il est bien un peu retiré des affaires, ayant troqué sa basse-cour de combat contre un mandat de conseiller communal. Mais l'enthousiasme des jours anciens n'a pas cessé de faire battre son cœur. J'apprends que les coqs les plus vaillants pèsent, en moyenne, de 8 à 9 livres; qu'on ne les jette guère sur le ring avant l'âge de onze mois; qu'il arrive qu'un champion se maintienne en pleine forme, la seconde année de sa brève existence de jouteur; que l'alimentation (à base de foie de morue et de mélanges calcaires) exige des soins minutieux; qu'un bon « sujet » se paie 150 à 175 francs...

Mais l'auto stoppe, à deux pas d'un poteau-frontière : nous sommes rendus. Il s'agit, cet après-midi, d'une joute importante. Les prix peuvent atteindre 1.000 francs, pour l'éleveur qui fait l'heureux « doublé » de deux vainqueurs. Et la réunion se tient, non pas en plein vent, dans un de ces rings improvisés et faits de toile qui s'élèvent au gré de la fantaisie des amateurs, mais

sous toit, à l'abri d'une salle construite tout exprès et dont le faite s'adonne du coq symbolique.

Je viens de vous le dire : nous sommes à cheval sur la frontière. C'est si vrai que l'auto stationne en Belgique, que les places sont vendues en Belgique, que c'est en Belgique que sont armés les combattants; mais la loi sera respectée qui interdit, chez nous, ce « jeu barbare ». N'empêche que, tout à l'heure, au plus fort de l'animation et de la séance, un garde champêtre, coiffé du képi au monogramme royal, viendra faire la causette — et (qui sait?) « toucher » le coq gagnant — sur les lieux mêmes du crime contre nos us. Vérité en deçà des Pyrénées : erreur au delà!...

Quand nous avons fait halte auprès de la salle au coq sur le toit, les spectateurs sont encore peu nombreux. Mais, 4 heures sonnantes, il en sort, comme par magie, de tous les estaminets en bordure de la route. Physionomies plus sympathiques que méchantes, il faut en convenir honnêtement. Je n'irai pas jusqu'à dire que ce public des amateurs de coqs soit des plus distingués. Beaucoup de casquettes, beaucoup de vestes de cuir. Des macules bleues, sur le front, sur les paumes, trahissent les peines et les jours de maint ouvrier mineur. L'âge moyen friserait bien la cinquantaine. J'ai dans l'idée que la passion du « coqu'li » va se mourant, tuée par le football dominical. Renaix a fourni tout un contingent d'éleveurs et de supporters. Un autobus de louage est rangé sur l'accotement. On parle ce patois du Nord, qui est chantant et plein de gallicismes.

Notre guide a obtenu, grâce à ses relations qui sont nombreuses dans cette sorte de franc-maçonnerie sans faux col, les tickets à cent sous qui ne se délivrent qu'aux habitués. Car je me suis laissé dire qu'un spectateur inconnu pourrait fort bien se faire traiter en cochon de payant et devoir déboursier, pour assister aux différents combats, la grosse somme. A l'entrée de la salle, des contrôleurs au mégot impriment sans façons, sur la main de tout ayant droit, un cachet rond à l'encre grasse. A seule fin d'empêcher la resquille. Mais nous échappons (toujours par protection!) à cette formalité rituelle.

La salle, bétonnée et nue, peut contenir deux cent cinquante personnes. Le ring trône en son milieu, ceinturé d'une balustrade sang de bœuf. Un treillis doit interdire au coq qui serait d'humeur couarde le chemin de la fuite sans gloire. Et, tout autour, des bancs disposés en gradins s'élèvent jusqu'à mi-hauteur de la muraille. Le jury siège en bas, nez contre le treillis. Une singulière potence attire mon attention. Trois boules en bois y sont appendues. On m'explique qu'il s'agit là d'une sorte de clepsydre d'un nouveau genre. Quand les deux coqs sont abattus, fauchés l'un et l'autre par un coup « fourré », trois minutes de délai doivent s'écouler avant que ne soit proclamé le match nul. Un des jurés, le chronomètre en main, fait le décompte des secondes; l'autre, par le jeu d'un mécanisme très simple, abat les boules, l'une après l'autre. Décidément, mon érudition en l'art de « coquerie » marque de rapides progrès.

Mais voici que sur des ardoises disposées de part et d'autre du ring, on peut lire les noms des champions. Lesquels vont combattre sous les couleurs — si j'ose dire — de leur patelin d'origine. Et c'est ainsi que Renaix affrontera Bonsecours, ou que le crack local de Péruwelz sera opposé à celui de Condésur-Escout. Il arrive aussi, d'ailleurs, que les noms des propriétaires figurent sur l'ardoise, ni plus ni moins que ceux des grands seigneurs du turf : un baron de Rothschild ou l'Aga Khan en personne. A partir de ce moment, et bien avant que n'apparaissent les coqs, la fièvre monte dans la fumée des cigarettes et des pipes. Des défis homériques s'échangent aux quatre coins de la salle. « Vingt francs par ici!... Cinquante sur Leleu!... J'ai dit cinquante sur Renaix!... Tenu!... Tope!... A nous deux, m'fi! »

Tous les parieurs sont debout. Des mains se lèvent. Pour avoir repéré, là-bas, sur le plus haut gradin, celui qui relève son enjeu de cent francs, mon voisin se rassied, l'air épanoui. Ce qu'il y a d'assez sympathique, c'est l'atmosphère de bonne foi qui préside à ce déferlement de paris oraux. Rien n'est écrit. Tout se conclut sous la seule garantie d'un clignement d'œil, d'une main qui s'abaisse, d'un acquiescement du menton. Pourtant, tous les « coqu'lis » vous diront que, de mémoire d'amateur, jamais parieur malheureux n'a esquivé les conséquences de son mauvais choix. Le combat terminé, avec la même simplicité, la même loyauté souveraines, les paiements, de la main à la main, s'effectuent. On est « sportif », ou on ne l'est pas!...

Cependant, la première paire va prendre possession du ring. Les coqs sont apportés dans de vastes sacs de toile noire. Chacun des propriétaires en extrait avec précaution le duelliste tout armé; mais des sortes de fourreaux recouvrent encore les dards acérés. Le temps de les enlever : et le coq est fin prêt pour la lutte à outrance. Comme au temps des spadassins, vérification est faite des armes, de leur longueur, de leurs attaches, de leur pointe. Cependant, les paris volent, rebondissent, multipliés par l'impatience et par l'imminence du combat.

Les deux coqs ont été jetés, plutôt que déposés, sur l'arène carrée, en pleine lumière. Et, sitôt qu'ils se sont aperçus, d'un élan furieux, toutes plumes dehors, rivaux mortels et d'un moment, le rouge et le grisé s'affrontent. Tous les spectateurs sont debout. Je m'attendais à une sorte d'innommable boucherie : les plumes qui volètent, les flaques de sang, la plainte du vaincu... Je dois à la vérité de dire que, si cette escrime des ergots d'acier a quelque chose de cruel par cet acharnement même qui pousse les combattants à porter le coup fatal, elle a aussi une certaine élégance : élégance de l'attaque, de l'esquive, de la contre-offensive qui succède, rapide comme l'éclair, à une période d'affaissement. La plupart des duels sont, d'ailleurs, bien équilibrés. Il est rare que l'issue s'en dessine tout de suite. Rendus furieux par les premières atteintes du dard et du bec, les coqs hardis ébouriffent plus fort leur collerette de plumes. Tantôt tapis contre le plancher, tantôt redressés de toute leur haute taille, ils se défient et ils s'entreprennent sans merci. Debout sur les bancs de bois, les parieurs les encouragent de la voix et du geste. Il est encore permis, au demeurant, de lancer un enjeu en cours de bagarre. Et les plus excités n'y manquent point.

Mais voici que, d'un coup plus prompt, mieux ajusté, le coq aux ailes rouges a frappé son rival sous l'aile. « Il est jus! » crient les initiés. Et cela veut dire qu'atteint dans ses parties vitales, le malheureux grisé est devenu incapable de se tenir sur pattes. Dans un sursaut de volonté ou de rage meurtrière, il se redresse encore pourtant. Une fois. Deux fois. Mais son implacable adversaire a saisi l'occasion de lui porter une nouvelle, puis une nouvelle estocade. Déjà, les parieurs malchanceux vont à leur poche... ou à leur portefeuille. Pattes inertes, le corps secoué d'un spasme convulsif, les ailes étendues comme des bras en croix, le coq blessé à mort achève de mourir; tandis que, le col redressé, jabot arrogant, l'œil en feu, le vainqueur coquerique son triomphe éphémère. Dimanche prochain, un peu plus tôt un peu plus tard, ce sera son tour d'expirer sous l'aiguillon, dans l'odeur âcre du sang répandu et des pipes...

Mais un second combat suscite d'autres vagues d'espoirs et de défis. Le jury pointe, sur sa liste, les noms des lauréats. Les deux coqs qui s'affrontent maintenant sont si ressemblants de plumage que mon œil les confond. Mais Emile (c'est le nom de mon introducteur) ne perd pas une seconde de vue son champion. Il le voit qui porte ses coups, dont il apprécie, en connaisseur, toute l'efficacité. Et, bien avant que la décision ne soit acquise, il suppute ses chances et prédit le vainqueur.

Douze, quinze paires de combattants pareillement acharnés

se meurtriront ainsi sous la lumière crue qui sculpte les visages et fait plus nettes les phases du duel.

A l'entr'acte, je m'esquive; et je vais voir armer un coq « battant ». C'est une opération délicate. La bête extraite du sac (et je suis stupéfait de la taille et du poids de celle que j'ai sous les yeux), le « coqu'li » commence par entourer chacune des deux pattes d'une bande d'ouate humectée d'eau. Une espèce de chaton est fixé sur l'ouate, par le moyen d'une pince; et c'est dans ce chaton que viendra s'encastrier le dard ou aiguillon. Il faudra ensuite consolider le tout à l'aide d'un morceau de cuir, lui-même retenu par de forts cordonnets. Ainsi armé et des deux pattes, le coq voit se décupler dangereusement la puissance de ses ergots naturels. J'observe les deux hommes qui « appareillent » pour le combat le champion né de leurs soins jaloux. Ils lui parlent doucement; de la main, ils le flattent. Sont-ils cruels? sont-ils inconscients?... Je croirais plutôt qu'ils subissent l'entraînement d'une tradition qui veut qu'au pays frontalier on soit « coqu'li », comme on est oiseleur dans ma province de Liège.

— Nous avons vu de beaux combats, conclut Emile, sur la route du retour : Monsieur a bien eu de la chance!...

Je n'ai pas voulu le détromper. Et c'est un peu pour lui que j'écris cet article. Me pardonnent les âmes sensibles, les végétariens et les mânes ombriennes de saint François d'Assise!

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

Le Pape aura raison

Parmi les innombrables hommages qui de toutes parts montent vers Pie XI, soulignons celui de M. André Tardieu dans Gringoire :

Un hommage universel et sans précédent est rendu au pape Pie XI et le cardinal Verdier a pu parler du triomphe de sa mort. Quelle revanche pour l'idée chrétienne et pour la dignité humaine!

Par sa longue vie de quatre-vingts ans, par son pontificat de dix-sept ans, Pie XI a donné de grandes leçons, les plus nécessaires qui soient en notre temps d'à peu près et de veulerie — je veux dire des leçons dépensées, de volonté et de conscience.

* * *

C'était, par les soixante premières années de son existence, un homme de cabinet, qui n'aimait que les livres. Il avait vécu dans les bibliothèques, l'Ambrosienne d'abord, la Vaticane ensuite. Il fut, pendant les vingt dernières années de cette existence, le type du chef volontaire, audacieux, réalisateur, égal à Grégoire VII. L'idée lui avait enseigné l'action.

A peine élu, il se dressa, en rupture avec les précédents, au balcon de la basilique et parla au peuple, avant de le bénir. Tout de suite aussi, il commença une politique de négociation avec les Etats; conclut quatorze concordats ou conventions;

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s. a.

Tél :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFÈVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

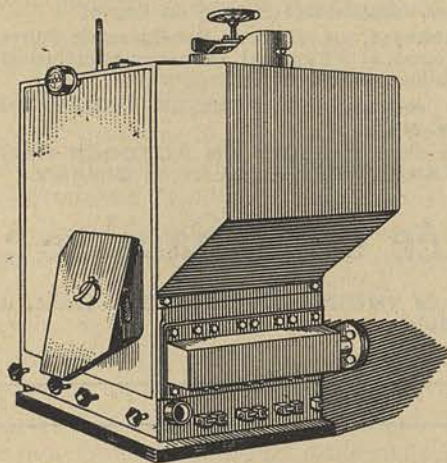
Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAILLANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES -HEURE. PLUSIEURS MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck
Téléphone BRUXELLES 44.35.17



SUCHARD
Velma
CHOCOLAT FONDANT
POUR COQUER - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Chocolat fondant sans rival

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES



SUCHARD
Milka
CHOCOLAT AU LAIT CONCENTRÉ
POUR COQUER - FOR BAKING ONLY

SUCHARD
Le meilleur chocolat au lait

USINE BELGE À SAVENTHEM LEZ BRUXELLES

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy
136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage, cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils, tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour couvents, écoles, colonies (Missions).



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive en gros

Marques **COD-REGI** et qualité courante

Réveils **SWIZA**

Bracelets pour montres - Médailles religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS · NEURALGIES · DOULEURS PÉRIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.




LES COMPRIMÉS
LES POUDRES
LES CACHETS

C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES** du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anseilles Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache;

Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

travailla pour l'union des Eglises; régla des conflits réputés insolubles.

Dès janvier 1924 (*Maximam gravissimamque*) il fait, dans l'oubli des injures, la paix avec la France en acceptant les Diocésaines. Cinq ans après, en 1929, il fait la paix avec l'Italie et, par le traité de Latran, résout la « question romaine » encore pire que l'autre.

Négociateur ? Conciliateur ? Renoncateur ? On lui a reproché tout cela. Il se peut que, parfois, il soit allé trop loin, — par exemple quand il a salué, en Mussolini, vieil athée, « l'homme envoyé par la Providence »; ou encore, quand il a sacrifié l'*Action Française* aux griefs de M. Briand. Mais il n'a jamais cessé d'être sincère. Il subordonnait seulement l'accessoire à l'essentiel, qui consistait, pour lui à conserver, *per angusta*, un regard sur l'éducation des jeunes.

Dans la deuxième partie, la plus courte, de ce règne, on vit ce négociateur, tant de fois accusé d'opportunisme, devenir, sur les principes, intraitable. Rigoureux interprète des bases du christianisme, et d'abord du respect de la personne humaine, il fit front — et de quel style! — aux régimes, qui prétendent livrer les consciences à l'Etat.

Quand le sieur Staline lui renvoya ses missionnaires, il le mit au ban de l'humanité. Quand le cardinal Innitzer capitula devant l'Anschluss, il le réprimanda. Quand Rome, pour la visite de M. Hitler, arbora la croix gammée, il ferma les musées du Vatican.

Il fit mieux encore. Contre le nationalisme clos des régimes totalitaires il affirma les deux notions liées de l'universalité de l'Eglise et de l'universalité du genre humain. Contre les violences de ces régimes, il affirma la doctrine du Christ : « Aimez-vous les uns les autres ! » Contre un néo-paganisme, qui n'est qu'un masque de parti emprunté, à travers le romantisme, à l'antichristianisme du XVIII^e siècle, il affirma le dogme éternel de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Il y a deux ans, le mal physique le frappa du signe de la mort. Il réagit. Il se redressa. Il parla. J'ai encore, dans l'oreille, sa faible voix de vieillard secoué de sanglots, quand, en septembre 1938, par la T. S. F. du Vatican, il offrait à Dieu, pour obtenir la réconciliation des peuples, le sacrifice de sa pauvre vie.

Le mois dernier, recevant le président du Conseil municipal de Paris, Gaston Le Provost de Launay, il lui disait, dans un sursaut d'optimisme :

— Je ne suis pas angoissé. Il y a, à Berlin et à Rome, une grande part de bluff.

* * *

Les Français doivent à cette mort une attention particulière. Car elle est, pour eux, lourde de leçons.

Voilà près de deux siècles que beaucoup d'entre eux se sont mis en bataille contre l'Eglise catholique et contre le Pape. Voilà un siècle et demi que la bataille, au profit de la profession parlementaire, s'est tournée en persécution.

Sous notre Troisième République, on a supprimé, pour l'Eglise catholique, la liberté du culte, la liberté d'association, la liberté d'enseignement, — et même la courtoisie. Quand Léon XIII est mort, M. Combes, président du Conseil, ne s'est pas fait représenter au service de Notre-Dame.

Or, voici que les athées, qui président nos chambres de Front populaire, mettent leurs collègues debout pour entendre l'éloge du Pape et lèvent la séance en signe de deuil. Voici que notre maçonnique gouvernement place les drapeaux en berne. L'Amérique protestante coupe sa T. S. F. La croix gammée, elle-même, pend au bas de ses mâts de pavillon.

Compte tenu des combinaisons de partis, qui, dans toutes les capitales, conseillaient d'exploiter ce deuil, tout cela n'en a pas moins une signification profonde.

Cela signifie, en ce qui nous concerne, que la France anticléricaliste, formée au mépris de Dieu et à la haine de l'Eglise par soixante ans d'école publique matérialiste, commence peut-être à comprendre la force de cette Eglise qu'elle a si odieusement maltraitée.

Cela nous rappelle que l'Eglise est, dans un monde chroniquement bouleversé, la seule institution qui ait vingt siècles d'âge. L'Eglise a duré, envers et contre tous. Schisme grec; grand schisme d'Occident; Réforme, franc-maçonnerie, antichristianisme officiel; elle a tout supporté. Elle a même surmonté ses propres faiblesses. Moins de cent ans après les papes indignes, Jean XII et Benoît IX, c'était le grand règne de Grégoire VII.

L'Eglise est la force historique qui a le plus fait pour l'humanité. Elle a condamné et supprimé les sacrifices humains et l'esclavage. Elle a sauvé et transmis la civilisation antique. Elle a accordé à l'Europe sa première charte en organisant la chrétienté. Elle nous a protégés du Croissant. Elle a été la maîtresse d'école des monarchies. Elle leur a, comme disait Voltaire, donné des lois.

Cela ne lui a pas épargné les campagnes sans nom, où ont voisiné Luther, les philosophes et M. Homais, — avec la complicité des princes, des aristocrates et des autorités populaires, qui s'intéressaient au vol des biens de mainmorte. L'Eglise a tenu contre tout cela. L'Eglise tient toujours.

Et quand meurt Pie XI, le monde entier prend le deuil.

* * *

Un pape nouveau sera élu avant la fin de ce mois. Le choix du Conclave aura une grande importance.

Jamais le désordre matériel et moral n'a été plus grand. Jamais l'impuissance des solutions fondées sur le rationalisme matérialiste n'a été mieux démontrée. Jamais, dans l'anarchie des faits et des esprits, la nécessité d'une direction spirituelle n'a été plus impérieuse.

Cette direction, Pie XI, avec vingt ans de moins, l'aurait donnée. Il faut souhaiter que son successeur le fasse à sa place. Mais qui y songe ? On vit en surface.

Regardez la France. Les gens s'intéressent à savoir qui remplacera M. Lebrun beaucoup plus qu'à savoir qui remplacera Pie XI. Et personne, malgré l'émotion produite par la mort du Pape, ne songe qu'il faudra bien se décider tôt ou tard à rendre à Dieu sa place dans l'Etat.

Regardez l'Italie, si légitimement fière d'avoir la même capitale que la catholicité. Au lieu de cultiver cette force, elle l'affaiblit. Hier encore, il s'agissait, pour le Duce, de punir le Pape de vouloir rester pape, c'est-à-dire universel, et de condamner, à cause de cela, l'inepte compartimentage des racismes. Il s'agira demain de découvrir un cardinal docile aux ordres du palais de Venise.

Personne, ni à Paris, ni à Rome, ne conçoit le rôle profond de la Papauté, qui est d'assurer à un monde troublé la direction du Vicaire du Christ, seul capable de donner une consigne impartiale. Et cependant, c'est le Pape qui, sur le long parcours, aura raison.

Il aura raison, parce que, chef absolu, bien qu'élu, de la seule force morale qui ait deux mille ans d'âge; chef absolu de la seule force morale qui existe aujourd'hui, il joue, à l'inverse des politiciens, sur l'éternité.

Il aura raison, parce que, en moins de trente ans, l'Eglise s'est trouvée capable de découvrir, en son sein, des pontifes tels que Pie X et Pie XI, très différents certes, mais deux saints, deux saints de haut esprit.

Il aura raison, parce qu'il est le chef de la plus belle chose qui existe au monde : « O Sainte Eglise romaine ! disait Bossuet, mère des églises et de tous les fidèles ! Eglise choisie de Dieu ! »

La guerre d'Espagne

Dans sa Semaine religieuse du 9 février, Mgr Besson a publié la note que voici :

Il est des sujets pénibles auxquels on voudrait bien ne plus revenir, mais sur lesquels la conscience ne permet pas de se taire. Nous voulons parler, entre autres, de la guerre d'Espagne.

Un grand nombre de journaux ont reproduit l'article paru en première page de l'*Osservatore romano* sur la position des catholiques dans le conflit espagnol. Cet article — nous ne craignons aucun démenti sur ce point — traduit exactement la pensée du Souverain Pontife et, par conséquent, dicte leur ligne de conduite aux catholiques. Malgré cela, plusieurs des nôtres, égarés par des périodiques dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils sont en désaccord avec les directions pontificales, persistent à soutenir les thèses mêmes réprouvées par le journal du Vatican. Nous croyons remplir un devoir de notre charge en donnant ici aux prêtres et aux fidèles de notre diocèse une mise au point dont la gravité ne leur échappera certainement pas.

1° L'Eglise catholique est au-dessus de tous les partis et, par conséquent, nous ne devons la compromettre avec aucun. Cela ne peut être mis en question.

2° Les partis politiques ne jouissent ni de l'infaillibilité ni de l'impeccabilité : nous ne pouvons donc garantir qu'aucun d'eux ne se trompera jamais, ni ne commettra jamais d'acte répréhensible.

3° Nous, catholiques suisses, politiquement neutres, nous ne devons nous lier ni à l'Espagne nationaliste ni à l'Espagne rouge : la plus grande réserve nous est imposée.

4° Nous maudissons la guerre et nos cœurs, douloureusement émus, se penchent sur tant de pauvres victimes, blessés, femmes, enfants, qui fuient, sans feu ni lieu, sur les routes incertaines; tous ces malheureux ont droit à notre charité compatissante : ce serait un crime de refuser l'aide ou la nourriture à qui que ce soit, à cause de ses opinions. De même, nous flétrissons les actes d'injustice ou de cruauté, d'où qu'ils viennent, et nous les déplorons plus encore si nous pouvions supposer qu'un prétexte d'ordre religieux cherche à les excuser — nous sommes sûr, du reste, que ce n'est pas le cas.

5° Mais, quant à dire, dans les circonstances présentes, que nous devons rester indifférents ou juger avec la même faveur l'Espagne rouge qui brûle et profane les églises et massacre prêtres et religieuses, et l'Espagne nationaliste qui, même si elle poursuit des fins politiques, lutte cependant pour extirper le bolchévisme et, partout où elle reprend du terrain, rétablit la liberté religieuse, c'est faire preuve d'inconscience. Se mettre en contradiction avec la lettre collective de l'épiscopat espagnol et parler de telle manière qu'on semble accorder plus de sympathie aux rouges qu'aux nationalistes, qu'on excuse tout chez les rouges et qu'on critique tout chez les nationalistes, qu'on espère tout dans l'avenir quand il s'agit des rouges et qu'on redoute tout quand il s'agit des nationalistes, c'est, de la part de catholiques, une véritable aberration.

† MARIUS BESSON,
Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg.

CAISSE GÉNÉRALE DE REPORTS ET DE DÉPÔTS

(SOCIÉTÉ ANONYME)

RAPPORT DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

MESSIEURS,

Nous vous avons convoqués en Assemblée générale pour soumettre à votre approbation le Bilan de l'exercice 1938, déterminer avec vous l'emploi des bénéfices sociaux et procéder aux nominations statutaires.

Les bénéfices se sont élevés à la somme de fr. 47.542.747,04 dont il y a lieu de déduire les intérêts des dépôts ainsi que les charges et amortissements mentionnés au Compte de Profits et Pertes.

Le solde disponible nous permet de vous proposer la distribution d'un dividende de 5 % qui représente par action 125 fr. brut, correspondant à fr. 93,375 net.

Nous vous proposons d'en autoriser le paiement à dater du 8 mars.

Un arrêté royal du 24 novembre 1937, pris en exécution de l'article 12 de l'arrêté royal du 9 juillet 1935 sur le contrôle des banques et le régime des émissions de titres et valeurs, a formulé des règles nouvelles pour l'établissement des Bilan et Compte de Profits et Pertes des banques.

Les Bilan et Compte de Profits et Pertes que nous vous présentons tiennent compte des prescriptions de cet arrêté.

Le taux de la Banque Nationale pour l'escompte des acceptations et des traites domiciliées, qui a varié de 2 à 4 % durant l'année 1938, est fixé à 2 1/2 % depuis le 27 octobre; le taux d'escompte hors banque a fluctué entre 1 1/2 et 3 1/4 %.

Le taux moyen de l'intérêt bonifié à nos comptes de quinzaine a été de 1.15 % contre 1.04 % en 1937 et 1.44 % en 1936.

Notre Etablissement a prêté son concours au placement de l'Emprunt à lots 3 1/2 % 1938 de l'Etat Belge, des Bons de caisse 4 % 1938-48 et de l'Emprunt à lots 4 % du Crédit Communal; il a participé en outre aux syndicats de prise ferme des Bons du Trésor de l'Etat Belge 2 1/2 % 1938 et des Bons de caisse de la Ville de Bruxelles 4 % 1938.

Bilan arrêté au 31 décembre 1938.

ACTIF

<i>Disponible et réalisable :</i>		
Caisse, Banque Nationale et		
Chèques Postaux	92.428.035,45	
Banquiers	288.535.271,89	
Autres valeurs à recevoir à		
court terme	12.966.377,65	
		393.929.684,99
Portefeuille-Effets.		70.178.693,35
Reports et Avances sur Titres :		
Echéance 31 déc. 1938	37.202.792,79	
» janvier 1939	246.135.069,03	
» février 1939	189.051.628,55	
» mars 1939	128.942.334,50	
» avril et au delà	11.325.126,11	
		612.656.950,98
Débiteurs divers		6.854.408,03
Portefeuille-Titres :		
a) Valeurs de la réserve légale	32.000.000,—	
b) Fonds publics belges	43.984.435,54	
c) Actions de banques.	5.645.225,—	
d) Autres titres.	9.723.771,85	
Divers.	9.999.115,98	
<i>Immobilisé.</i>		
Participation dans filiale immobilière	24.994.000,—	
Créance sur filiale immobilière	12.220.000,—	

Fr. 1.222.166.285,72



PASSIF

<i>Exigible.</i>	
Créanciers garantis ou privilégiés (fisc)	fr. 93.653,57
Banquiers	50.681.147,19
Autres valeurs à payer à court terme	13.154.719,83
Créditeurs pour effets à l'encaissement.	5.451.492,68
Dépôts et comptes courants :	
» à vue	302.491.191,60
» compte en quinzaine.	364.116.000,—
» à 1 mois au plus.	26.441.000,—
» à plus d'un mois.	31.603.250,—
	724.651.441,60
Montants à libérer sur titres	10.550.000,—
Divers.	7.909.676,18
<i>Non exigible.</i>	
Capital	fr. 320.000.000,—
Réserve légale	fr. 32.000.000,—
Réserve disponible	41.000.000,—
	73.000.000,—
<i>Compte de Résultats.</i>	
Bénéfice reporté	fr. 373.682,77
Bénéfice de l'exercice	16.300.471,90
	16.674.154,67
	Fr. 1.222.166.285,72

COMPTES D'ORDRE

Actifs donnés en garantie à nos créanciers (crédits non utilisés)	fr. 70.340,788,—
Titres déposés en cautionnement pour compte propre.	325.800,—
Garanties reçues de tiers.	774.219.082,20
Nos cautions pour compte de tiers.	3.001.718,32
Effets réescomptés	131.925,—
Opérations de change à terme	354.466.283,35

Dépôts à découvert	1.084.259.137,23
Divers.	17.871.438,78

Arrêté par le Conseil d'Administration, en séance du 25 janvier 1939.

Vérifié par le Commissaire.

Compte de Profits et Pertes au 31 décembre 1938.

DEBIT	
Intérêts et Commissions bonifiés	fr. 8.724.351,51
Frais généraux :	
a) Frais d'exploitation.	fr. 17.377.687,25
b) Allocations en faveur du personnel	1.134.832,03
c) Taxes et Impôts	468.293,30
d) Frais de publicité.	225.275,81
	19.206.088,39
Amortissements sur valeurs de la réserve légale	2.499.483,30
Divers.	438.669,17
Bénéfice.	16.674.154,67
<i>Répartition (art. 51 des Statuts) :</i>	
Dividende de 5 % à 128.000	
actions : fr. 125.—	fr. 16.000.000,—
Report à nouveau.	674.154,67
	Fr. 16.674.154,67

Fr. 47.542.747,04

CRÉDIT

Intérêts et Commissions perçus.	fr. 36.732.877,—
Revenus du portefeuille-titres.	4.201.526,50
Divers.	6.234.660,77
Bénéfice reporté	373.682,77

Fr. 47.542.747,04

LES NOUVEAUTÉS EN OR ROSE



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

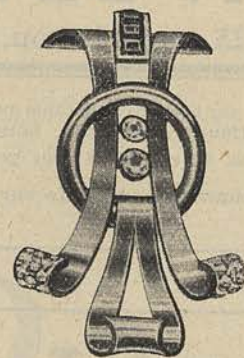
JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

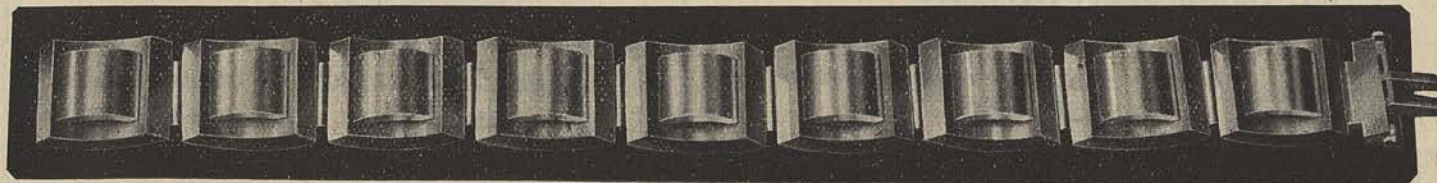


OR ROSE RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS
BRACELETS
BAGUES



OR ROSE RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles,

Rue du Balill, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bérilbou, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

" PATRIA "

Société anonyme

23, rue du Marais, Bruxelles

Téléphones 1
17.34.00 et 17.51.21

Bureaux 1
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

1. THÉÂTRE PATRIA

740 places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux.
Fosse pour orchestre

2. Salle des CONFÉRENCES

225 fauteuils

Estrade et installation pour projections lumineuses

3. Vaste HALL avec buffet

400 mètres carrés.

Pour banquets, soirées dansantes, fancy-fairs
Installation unique d'amplification pour disques de phonographe.
(Pick-up)

4. Locaux spacieux et confortables

Pour assemblées, réunions, sociétés, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. B) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Le journal qui monte...

LE VINGTIÈME SIÈCLE

- Ses suppléments
- Ses grands reportages
- Sa publicité qui rend

Abonnement 1 an 95 fr.
3 mois 25 fr.
Ch. post 266

11, boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

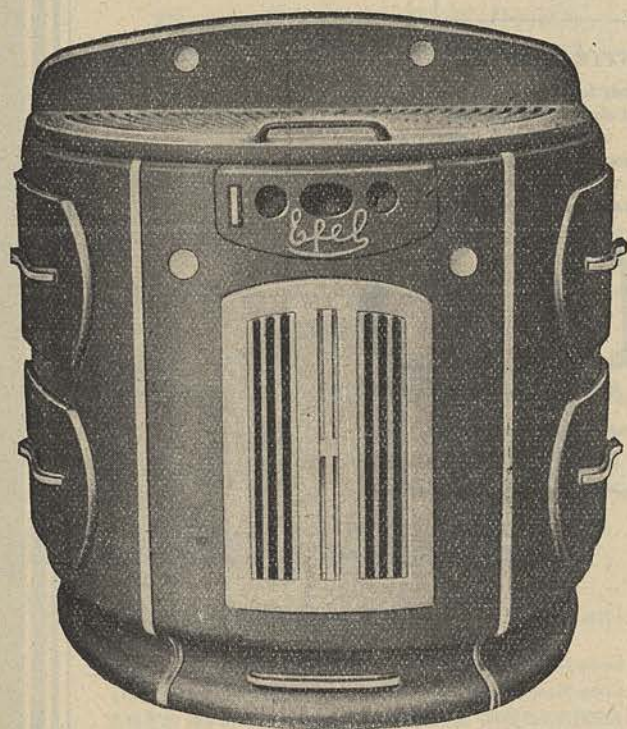
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs

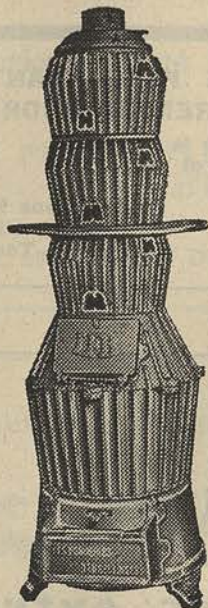


Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

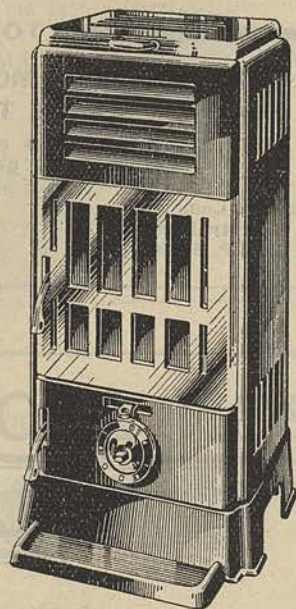
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

« L. F. B. 236-3 » et « GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

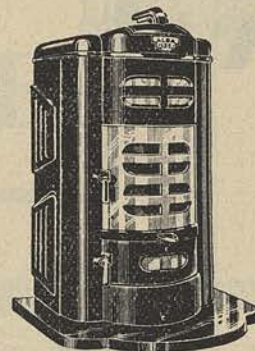
Foyers à feu continu **ALBA**

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.



Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERSBUSCH
SALLES D'EXPOSITION
35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétiline, LIÈGE. Tél. 294.06.

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

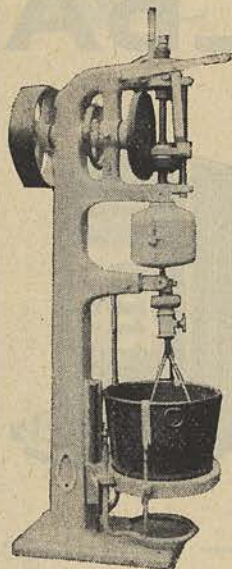
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

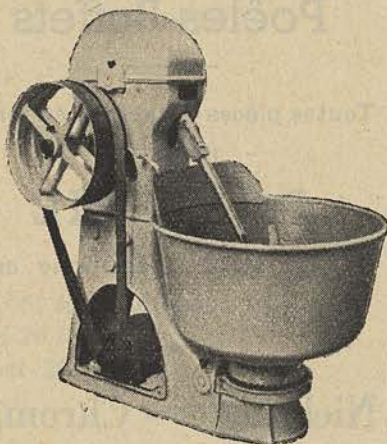
à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Charles, Tournai

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

Office des Fabricants Japonais
21, avenue de l'Astronomie, Bruxelles
Téléphone : 17.89.98

CONSERVES

Saumon Ananas
Pilchards Pêches
Thon Poires
Crabes

Achetez directement au JAPON

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce C. C. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87
Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits en boîtes
Tous genres de saucissons fins
Lards anglais et indigènes
Conserves de viande, etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ =
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFES

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

KOFFIE

Branderij

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209

ROUSSELARE

CHICORÉE —

MARGARINE —

Telefoon 196
Postcheck 102640

DU **DES LÉGUMES FRAIS**
grâce aux légumes
DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS
LEKA

1^{er}
JANVIER

AU
31
DÉCEMBRE

Leka est un légume frais deshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

MÉNAGÈRES !
CONNAISSEZ-VOUS L'E **NICCO?**
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

MÉNAGÈRES !

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie, polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le **NICCO**. Essayez le **NICCO** c'est l'adopter.

Comment employer le **NICCO** ?

Il y a deux espèces de **NICCO** : le **NICCO brun** et le **NICCO vert**. Le **NICCO BRUN** pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine de plomb. — Le **NICCO VERT** pour taques blanchies et polies

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues années (**NICCO BRUN**). — Versez un peu de **NICCO brun** soit sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre. Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller (**NICCO VERT**). — Versez un peu de **NICCO vert** également sur de la laine d'acier, une **brosse NICCO** ou un morceau de feutre, frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc., même mode d'emploi avec les deux espèces de **NICCO**. Ne jamais employer les deux espèces de **NICCO** en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de **NICCO vert** ou **brun**, sur un chiffon; replier le chiffon, le **NICCO** à l'intérieur, enduire le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE **NICCO**
Produit sans concurrence, économique et pratique.

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

OOUQUE ROYALE **Parijsberg, 3, Montagne de Paris**
COUQUE DE NICE **GENT** **Tel. 11813** **GAND**

HOLLANDSCHE —
— **ONTBIJT KOEK** —
— **BREVETS** —

SPÉCIALITÉ :
Couque à la Succade

WILLY BAUGNIET
Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries, Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS
Miels d'Abeilles

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus
33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 **O. Ohég. 173.03**
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CHAMPAGNE NAPOLÉON
CH. & A. PRIEUR
MAISON FONDÉE EN 1825
VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : **A. DE BLOCK**, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : **J. STEVENS**, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : **A. LOSFELD**, 172, Avenue de Maire, TORNAL
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : **Gaston GUSTIN**, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : **Arnold STRUMAN**, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

CHARBONS

COKES **AGGLOMÉRÉS**

LHOEST-BURNAY
— Société de personnes à responsabilité limitée —
15, Rue de Verviers, 15, **LIEGE**
Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :
CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

CHARBONS

C. Ducarme & Fils

Maison fondée en 1833

5, Quai Flamand, ANVERS

Téléphone 707.95 et 761.13



FIRMES DE LA MAISON
DEPUIS SA FONDATION :

1833-1848 Verset et Baele.
1849-1876 Verset-Bréard.
1877-1897 Adolphe Verset.
1898-1922 Verset et Ducarme.
1923 — O. Ducarme et Fils.

Fournitures par wagons toutes destinations;

Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, velles, camelots, draps, cotons divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confessions

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kgs

ANTHRACITES

S. A. DES

Charbonnages d'Ans et de Rocour

A Ans-lez-Liège

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'anthracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. O. pour
usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Pour l'entretien facile de vos locaux,
nettoyage des lavabos, éviers, bai-
gnoires, vitres, murs peints, tables,
etc. employez notre savon universel
en pâte

RADICAL

facile à appliquer, très efficace, sans
danger pour les mains ni pour les
objets.

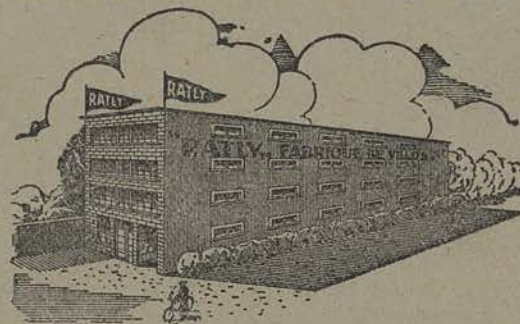
Échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 28-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

**EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939**

1939

**EXPOSITION
Internationale de l'Eau**

MAI - NOV.